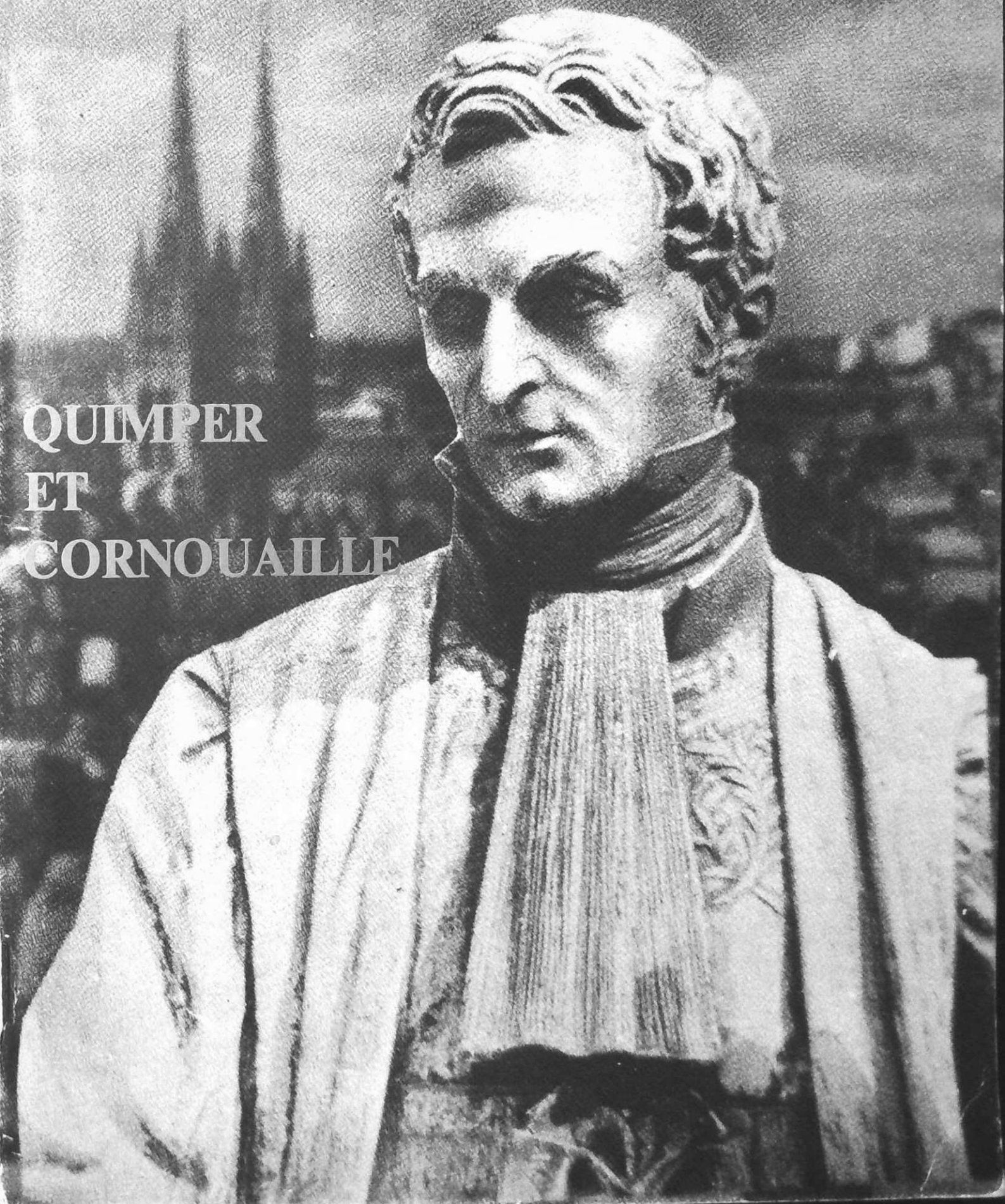


AU PAYS DE LAENNEC

QUIMPER  
ET  
CORNOUAILLE







R.-T. Laennec

## PREFACE DU MAIRE

*La célébration du bicentenaire de la naissance de Laennec donne lieu à un ensemble de manifestations nationales organisées à Paris, placées sous le patronage de M. Valéry Giscard d'Estaing, Président de la République : expositions, conférences, colloques préparés par les plus hautes instances culturelles et scientifiques confèrent à cette commémoration la solennité requise par la gloire mondiale de ce grand savant.*

*Sa ville natale entend s'associer aux hommages rendus par la Nation à notre illustre concitoyen. Sans prétendre au faste et à l'ampleur des cérémonies de la capitale, elle se devait de lui témoigner, ici même, sa reconnaissance avec une ferveur particulière.*

*Ainsi fut décidée, non exclusive des autres actions et animations locales, l'édition de cette plaquette. Il faut louer les auteurs de l'avoir conçue à l'intention du public le plus large et d'y avoir accordé une place très importante à Laennec, Quimpérois et Cornouaillais.*

*On sait en effet que Théophile Laennec appartient à une famille installée à Quimper depuis de lointaines générations et, qu'ayant quitté notre cité pour Nantes, puis Nantes pour Paris, son attachement à la Cornouaille ne se démentit jamais. Il y fit de fréquents séjours et, au faite d'une carrière éblouissante, il se retira malade, pour y mourir dans son cher manoir de Kerlouarnec à Ploaré.*

*Au cours des pages suivantes ont été mis en lumière les traits dominants de sa personnalité : le praticien très exigeant sur la déontologie médicale, le savant, précurseur de la pathologie moderne, inventeur du stéthoscope et auteur du célèbre Traité de l'auscultation médiate, l'homme du monde passionné de littérature et de musique, le celtisant, le croyant.*

*Souvenons-nous que ce génie était aussi un homme de bien, simple et modeste, dont le dévouement et la générosité étaient imprégnés d'une foi ardente.*

*« Vivre et me rendre utile : tout le reste me paraît inutile », écrivait-il au moment de sa conversion.*

*Considérations morales qui devaient conduire aux sommets cette nature d'exception et lui permettre d'accomplir son prodigieux destin de bienfaiteur de l'humanité.*

Quimper, le 25 mars 1981

Le Sénateur,  
Maire de Quimper



## LA MAISON NATALE

Pendant longtemps, deux maisons se sont disputé à Quimper l'honneur d'avoir vu naître celui qui allait devenir l'inventeur du stéthoscope.

La première, au numéro 49 de la rue qui porte son nom, tombée sous la pioche des démolisseurs en 1966, et la seconde à l'emplacement qu'occupait jusqu'en 1960 l'immeuble du docteur Renault, 2, quai de l'Odet.

Toutes deux ont disparu à la suite d'une vaste opération d'urbanisme dans ce quartier, pour permettre l'ouverture de voies nouvelles.

### LA MAISON DE LA RUE LAENNEC

En 1868, l'association des médecins de France honorait la mémoire de leur très illustre confrère en lui élevant un monument le représentant dans sa chaire de professeur, face à l'Hôtel de Ville.

À la suite de cet hommage, la municipalité Veysseyre, ne voulant pas être en reste, baptisa la rue de la Vieille-Cohue, rue Laennec, et faisait apposer sur le fronton de la maison portant le numéro 49 une plaque de marbre noir portant ces simples mots « Ici est né Laennec », car c'est là, pensait-on, qu'il avait vu le jour.

Des érudits locaux, Du Chatellier puis Trévédy, démontrèrent dans leurs travaux en 1883 et ce, d'une manière irréfutable, qu'il y avait erreur; Laennec n'était pas né rue de la Vieille-Cohue mais bien dans la maison qu'occupaient ses parents sur les quais.

Devant de telles évidences on pensait à juste titre que nos édiles allaient rétablir les choses dans leur exacte vérité. Il n'en fut rien. On maintint le doute et la confusion, ce qui n'allait pas manquer de laisser les imaginations aller bon train. Il n'est pour preuve qu'en 1928, au cours d'une séance de la Société Archéologique, il fut à nouveau question de la maison natale de Laennec. Une demoiselle Babet rapportait que d'après des témoignages dignes de foi, Laennec serait né accidentellement rue de la Vieille-Cohue lors d'une visite qu'y faisait sa mère et que le soir même la mère et l'enfant furent transportés dans la maison familiale sise rue du Quai. La théorie était certes séduisante, mais encore fallait-il le prouver, ce qui de toute évidence était impossible.

### AU 573 DE LA RUE DU QUAI

Théophile-Marie, père du futur docteur, à la suite de son mariage avec Michelle Guesdon le 17 avril 1780, s'installa chez cette dernière, dont le père était propriétaire de l'immeuble. Cette maison était située dans la Terre-au-Duc au confluent de l'Odet et du Steir et portait le numéro 573. C'était une bâtisse des plus simples mais solide car faite de granite. Le rez-de-chaussée était surmonté de deux étages. Le premier était occupé par Félix-René Guesdon, sénéchal des Régulaires, et le second par le jeune couple. À l'arrière d'une cour, un grand jardin et des prairies se prolongeaient jusqu'à la rue Vis.

L'endroit ne pouvait être plus merveilleusement choisi, disait l'époux. « Il m'offrait à la fois les dissipations de la ville et le doux repos des champs. »

De la maison, presque à toucher l'Odet, on pouvait assister aux allées et venues nombreuses des bateaux. Il faut se souvenir qu'à cette époque une partie du port était située sur le Steir. Au second plan, le regard se portait jusqu'à l'hôpital Sainte-Catherine, aujourd'hui préfecture, et ses jardins, les allées de Locmaria avec la chapelle du Penity et, pour couronner le tout, la masse verdoyante du Mont Frugy. Du côté de la ville c'était les remparts et surtout le parc Costy, cette allée plantée d'arbres et où aimait se retrouver la société élégante. Vers la route de Pont-L'Abbé, des prairies et des champs, en un mot la campagne.

L'immeuble fut abattu au tout début de ce siècle. Un autre édifice le remplaça. En 1919, à l'occasion des festivités marquant le centenaire du Traité de l'auscultation, les autorités locales saisirent l'occasion d'apposer sur le nouvel immeuble une plaque rappelant un double souvenir: celui de l'emplacement de la maison natale d'une part, du Traité de l'auscultation médiata d'autre part. Elle était ainsi rédigée: « Ici s'élevait la maison natale de R.T.H. Laennec 1781-1826, professeur à la Faculté de Médecine et au Collège de France, « Traité de l'auscultation ». Assez curieusement, l'ambiguïté était maintenue, car rue Laennec la plaque saluant aussi sa naissance n'était pas déposée. Aussi illustre que l'on soit, avoir deux maisons natales c'est en posséder une de trop. Pourtant, pendant plus de quarante ans, deux maisons étaient signalées à l'attention des passants.

Le destin a sans doute voulu qu'une importante opération d'urbanisme dans ce quartier mit fin à une situation pour le moins paradoxale en faisant place nette.

Une stèle, posée à l'angle de la rue Amiral-Ronarch et de la rue du Quai-de-l'Odet, rappellera désormais aux générations présentes et à venir la mémoire de ce bienfaiteur de l'humanité, père de la médecine moderne.



La maison natale de Laennec, par Louis Le Guennec.



## QUIMPER AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

### LE QUARTIER DE SON ENFANCE

*Dans ce chapitre, il a paru intéressant d'évoquer quelques aspects de la Terre au Duc, le quartier dans lequel le jeune Laennec a vécu sa prime enfance.*

### LA TERRE AU DUC

A côté de la ville close, dépendant au spirituel comme au temporel de l'évêque, la Terre au Duc, d'une superficie de 94 hectares, se situait sur toute la rive droite du Steir, à l'exception toutefois du quartier du Bourlibou (Bourg-les-Bourgs) qui dépendait de Locmaria et était relié à l'autre rive de l'Odet par un pont.

La partie urbanisée de ce quartier était comprise dans un territoire assez restreint. Les limites en étaient le Moulin du Duc, la rue Vily, la rue des Orfèvres, la place Saint-Mathieu et la rue Vis.

Ce faubourg avait une importance particulière parce qu'il était tout entier situé dans la mouvance du duc de Bretagne et, pour cette raison, était nommé « Terre au Duc ». Comme une petite ville, mais sans en avoir les remparts, bien inutiles à cause de la très grande puissance du seigneur duc de Bretagne, il possédait son église dédiée à Saint-Mathieu, son marché situé sur la place principale, ses commerces et ses édifices banaux. Depuis l'absorption de la Bretagne par la France en 1532, le roi y avait sa principale « cohue », c'est-à-dire son marché, et sa juridiction.

Le faubourg de la Terre au Duc était d'autant plus indépendant que les liaisons avec la Ville close étaient médiocres. Il fallut attendre 1760 pour voir se réaliser la jonction entre la rue Kéréon et la rue du Chapeau-Rouge. Auparavant seul existait le pont Médard, ancien pont-levis.

### LES RUES DE LA TERRE AU DUC

**LA RUE DES ORFEVRES.** – Aujourd'hui, rue du Chapeau-Rouge, cette rue s'appelait primitivement rue des Febvres, c'est-à-dire des serruriers. Ce n'est que par erreur, et à cause de la similitude des noms, qu'on l'a appelée rue des Orfèvres, lorsque le mot Febvres a cessé d'être en usage. Elle comprenait la rue actuelle du Chapeau-Rouge et une partie de la rue Saint-Marc. Cette rue était très passante car elle conduisait en ville tous ceux qui arrivaient de Locronan et de Douarnenez.

**LA RUE DU ROSSIGNOL.** – La rue du Rossignol, aujourd'hui rue Saint-Mathieu, partait de la place Terre-au-Duc et gardait son nom seulement jusqu'à la place Saint-Mathieu.

**LA RUE DU PORZ-MAHE.** – C'est ainsi qu'on nommait le prolongement de la rue du Rossignol, au-delà de la place Saint-Mathieu. A partir du carrefour de la rue Laennec et de la rue Vis, la rue Porz-Mahé continuait le long de la caserne de gendarmerie, et contournait au sud la place de la Tour d'Auvergne, jusqu'à un terrain vague situé à l'entrée de la rue actuelle de Bourg-les-Bourgs.

**LA RUE VIS.** – En 1539, on la nommait rue du Vice ou du Vicze. C'est notre rue Vis actuelle.



Quimper en 1764, plan de Gilles Andre

**RUE DE LA VIEILLE COHUE.** – C'est la rue Laennec. Le nom de vieille cohue avait été donné à cette rue à cause du voisinage de l'ancienne halle ou Cohue du Duc et ensuite du Roi. Elle a gardé ce nom jusqu'en 1868 où elle a été appelée rue Laennec.

**LA RUE BILY ou VILY.** – C'est la rue de la Providence. L'origine du nom de Bily est douteuse. Ce nom viendrait-il d'une famille Bily, qui a donné un maire à la ville de Quimper ?

**LA RUE DU SEL ou DU QUAI.** – Allant de la place Terre-au-Duc au nord, au confluent du Steïr et de l'Odet au sud, cette rue était l'une des artères principales de la paroisse Saint-Mathieu. Bordée d'un grand nombre de maisons à pans de bois réédifiées vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, elle comprenait également, du temps où Laennec enfant pouvait la parcourir, quelques belles maisons de pierre, hôtels particuliers de quelques bourgeois ou de riches magistrats.

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle fut construit une belle demeure à l'angle de cette rue et de la venelle de la Palestine ; cette magnifique maison fut un temps la résidence de la famille Porquier. A quelques pas de là, une belle bâtisse du XVI<sup>e</sup> siècle semble avoir été une maison prébendale, propriété du chapitre des chanoines de la cathédrale de Quimper, qui en tiraient loyer. Il y a peu de temps encore, les passants pouvaient contempler le débouché de l'évier de la cuisine qui rejetait les eaux usées dans la venelle au Polvre.

La partie méridionale de la rue comptait un plus grand nombre de maisons de pierre, presque toutes élevées dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle ; c'est d'ailleurs, comme nous l'avons vu, dans l'une d'elles que naquit René-Théophile Laennec, juste en face du confluent.

Sans doute à l'origine, se trouvait dans cette rue un grenier à sel, où les fonctionnaires ducaux puis royaux vendaient cette denrée très précieuse au Moyen Age ; C'est peut-être pour cette raison que la rue se nommait « rue du Sel » ; mais le bon peuple l'appelait également rue du Quai car elle débouchait sur le port de Quimper.

C'est dans cette rue que René Madec, autre Quimpérois célèbre, aménagea à son retour des Indes un magnifique hôtel particulier, aussi porte-t-elle aujourd'hui son nom.

En plus de ces rues, il y avait encore quelques venelles qui existent toujours et dont les noms n'ont pas changé : venelle de la Gaze, venelle du Paint Cuit, venelle du Moulin du Duc.

## LES COMMERÇANTS ET LES ARTISANS

La paroisse Saint-Mathieu, qui comptait à la veille de la Révolution environ 2.500 habitants, répartis en 513 ménages vivant dans 241 demeures, selon des statistiques approximatives, comprenait un nombre relativement important de commerçants et artisans.

La rue Vily, devenue la rue de la Providence, regroupait environ quatre cents pauvres gens vivant de petits métiers quelquefois temporaires, ou de professions « de gagne-petit », telles que portefaix, manœuvres, lavandières et blanchisseuses, porteurs d'eau, etc.

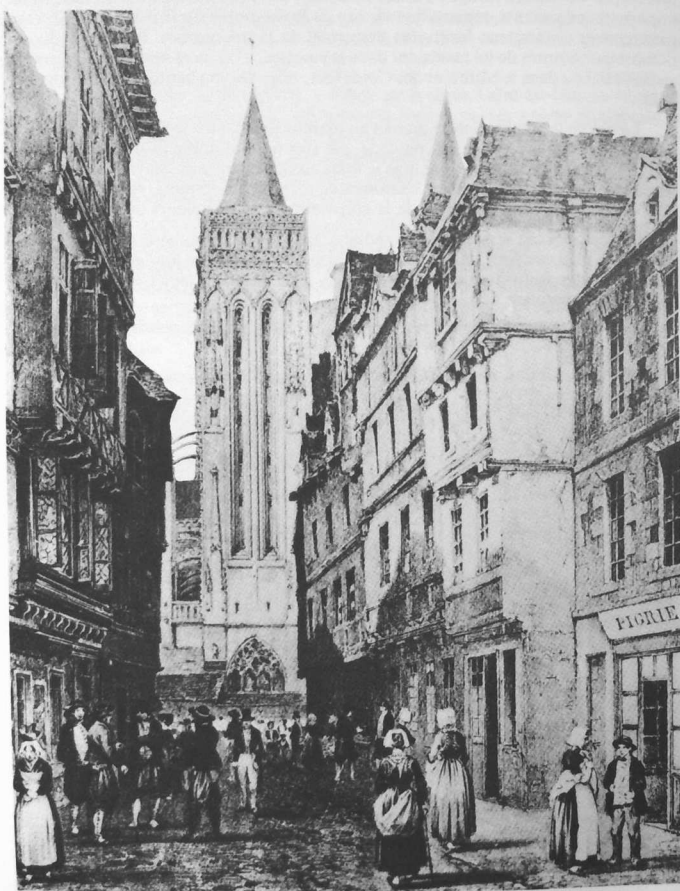
Par contre, quelques gens de métier, artisans marchands, avaient pignon sur rue dans le quartier. C'est ainsi que l'on dénombrait quatre maîtres cordonniers et deux maîtres perruquiers sur la place au Duc ; deux maîtres serruriers dans la rue des Orfèvres et un charron dans la rue Vily. Quatre aubergistes dont le propriétaire de la taverne du « Chapeau Rouge » qui devait donner son nom à la rue des Orfèvres, treize importants négociants, répartis dans la rue du Rossignol et sur la place centrale, cinq médecins et chirurgiens formaient l'essentiel de la bourgeoisie. Bien entendu, de nombreux hommes de loi résidaient dans la paroisse, d'où ils se rendaient facilement au Présidial ou dans le bâtiment des Cordeliers, siège de cinq hautes justices seigneuriales.

La rue de la Vieille-Cohue menait au marché ducal, puis royal. Peu de commerçants d'alimentation dans cette paroisse, par contre un nombre relativement important d'orfèvres et d'artisans « de luxe », mais aussi des artisans des métaux, tels que couteliers, selliers, arquebusiers, éperonniers, maréchaux-ferrants, serruriers, coffretiers et cloutiers, tous membres de la corporation des marteleurs de fer.

Des épiciers (au sens ancien du terme, c'est-à-dire les vendeurs d'épices qui servaient à la pharmacopée, à la cuisine et à la conservation des aliments) et des boulangers, quelques tisserands ou marchands « de gaze » complétaient la liste des métiers de la paroisse de la Terre-au-Duc.



Dessin anonyme de Quimper au XVIII<sup>e</sup> siècle, collection Cercle Culturel Quimpérois.



Rue Kéréon au début du XIX<sup>e</sup> siècle

## DES MAISONS A PANS DE BOIS

Le faubourg de la Terre-au-Duc, en partie détruit pendant les guerres de la Ligue, fut reconstruit au XVII<sup>e</sup> siècle. Un petit nombre de rues, huit seulement au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, convergent vers la place au Duc, lieu traditionnel de résidence des officiers royaux. La relative pauvreté du quartier se traduit par une certaine simplicité dans les constructions, de même que dans les intérieurs des maisons. Cependant, la quasi totalité des demeures de la Terre-au-Duc possède un jardin, ce qui réduit considérablement la surface bâtie. Le petit nombre de rues correspond en fait au faible nombre de maisons à desservir.

Les bâtisseurs quimpérois se sont toujours efforcés d'édifier leurs demeures le plus solidement possible. C'est ainsi qu'à cause de l'humidité du sol, le rez-de-chaussée est en pierre. Mais seuls le parement donnant sur la rue, ainsi que le pilier intermédiaire soutenant la sablière sont en pierre de taille ; tout le reste est en maçonnerie de moellons. Ce rez-de-chaussée est réservé, d'une manière générale, à l'échoppe du petit artisan. La baie occupe la plus grande partie de la façade, apportant un maximum de lumière et la poutre qui la ferme sur le dessus sert à la fois de linteau à la porte et à la devanture.

Afin de protéger la charpente de bois contre l'humidité et pour en assurer la rigidité, les murs latéraux sont également bâtis en pierre ; ils servent d'assise aux poutres horizontales qui correspondent aux différents étages ; quelques corbeaux de pierre supportent les *sommiers* ou poutres parallèles à la *sablière* de façade. Ils soutiennent à leur tour les poutrelles du plancher. Une ossature de bois constitue l'essentiel de la façade et les poutres sont assemblées par tenons et mortaises. En moyenne, les poutres sont de très grosses dimensions, une dizaine de pouces (soit près de 25 cm) d'épaisseur et tiennent par des chevilles de bois aux solives perpendiculaires. Quelques pièces de bois, disposées en écharpe, assurent la rigidité des angles droits et, souvent, les allèges des fenêtres sont tenues par deux poutrelles en croix de Saint-André, ou *sautoir*, ou encore par un seul potelet. La très grande stabilité des solives autorise la sablière de l'étage supérieur à ne reposer que sur leur bout, donc, à chaque étage, on peut déborder et obtenir un plancher en saillie. Les charpentiers quimpérois, parfaitement capables de réaliser ces *encorbellements*, ont simplement, par prudence, couplé deux solives aux extrémités du pan de bois.

Le rôle du torchis, composé le plus souvent de paille et de terre glaise, est de combler les vides délimités par les poteaux verticaux et les sablières. Matériau peu onéreux, le torchis constitue également un isolant thermique de première qualité.

## PLACE DES LABOUREURS LOCATIFS

La partie nord de la place Terre-au-Duc se dénommait place des Laboureurs Locatifs. Cette place était ainsi appelée parce que c'est là que chaque année, le jour de la Saint-Corentin, se rassemblaient les domestiques de la campagne, hommes et femmes du « mevel bras », c'est-à-dire du grand valet au « paotr saout », le vacher. Chacun cherchait à louer ses services aux meilleures conditions avec les patrons de ferme.

Dans la Terre-au-Duc, on y venait de Penhars, de Pluguffan, de Plomelin, de Guengat, tandis que la place Saint-Corentin était réservée à ceux qui demeuraient à Kerfeunteun et dans la partie est et sud de Quimper.



## L'ÉGLISE SAINT-MATHIEU

La ville de Quimper, au XVIII<sup>e</sup> siècle, était divisée en sept paroisses. Cinq d'entre elles, Saint-Ronan, Saint-Julien, la Chandeleur, Saint-Sauveur, le Saint-Esprit avaient leur lieu de culte dans la cathédrale ; à chacune y était affectée une chapelle latérale. Les deux autres, Saint-Mathieu et Locmaria, avaient leur église particulière.

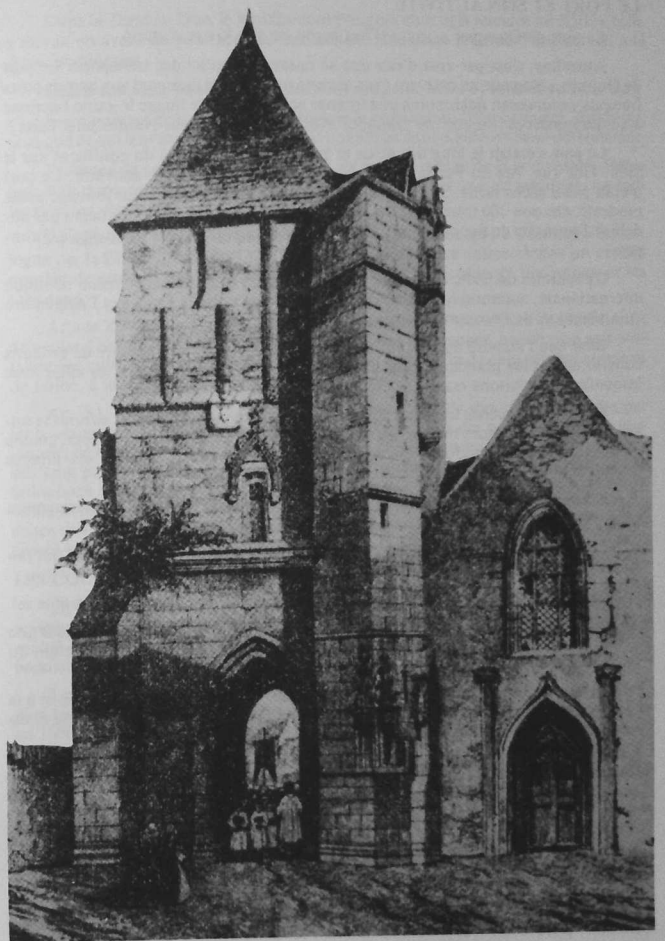
Saint-Mathieu était la paroisse de la Terre-au-Duc. Cependant, en 1209, un acte du cartulaire de l'église de Quimper confirmait la cession faite par le duc à l'évêque de son droit de patronage dans l'église Saint-Mathieu. En 1220, la paroisse devint prébende du chapitre. Elle fut dès lors attribuée à un chanoine qui en était le recteur primitif. Cette situation dura jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, époque à laquelle le chapitre renonça à ses droits sur la paroisse.

L'église fondée par le duc, romane certainement, fut détruite à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et remplacée par un nouvel édifice qui fut consacré le 28 octobre 1514. C'est dans cette église que Laennec reçut le baptême.

Elle se présentait sous une forme très irrégulière. Longue de 40 mètres, elle était assez étroite. Elle s'évasait vers le haut de la nef et vers le chœur. Le mur sud n'étant pas absolument parallèle au mur nord, il existait, dans la largeur de l'église, une différence de deux mètres entre le bas de la nef et le chœur. Cette église était flanquée, au nord-ouest, d'une tour monumentale exécutée en 1580, dont un côté des assises était situé à l'intérieur même de l'édifice, occupant toute la dernière travée de cette nef latérale.

C'était une église sans transept, à chevet plat, comprenant une nef centrale et deux collatéraux. Le porche principal était situé près de la tour dont le rez-de-chaussée servait aussi de lieu de passage pour la voie publique. A l'intérieur de l'église existaient des poutres ouvrées, des sablières sculptées, un lambris à nervures saillantes. La maîtresse vitre, représentant la Passion, était une œuvre du XVI<sup>e</sup> siècle.

Le cimetière jouxtait l'église. Il était bien exigü, sur une partie de l'actuelle place Saint-Mathieu. Ce fut seulement à la veille de la Révolution, le 3 novembre 1788, que s'ouvrit le nouveau cimetière Saint-Marc. Tout près de la tour s'élevait une petite chapelle, Notre-Dame du Paradis, qui servait d'annexe à l'église paroissiale, tout particulièrement pour les inhumations. L'usage de cette chapelle fut concédé pendant un demi-siècle, de 1627 à 1679, aux Dames Ursulines qui avaient établi leur couvent à proximité. L'église, telle qu'elle existait à la naissance de Laennec, fut modifiée en 1847. On abattit la tour qui menaçait ruine et on rectifia le bas de la nef en y ajoutant une travée que Joseph Bigot couronna, au-dessus du nouveau porche, d'une flèche élégante. Entre-temps, en 1835, on avait coupé les poutres, enlevé les sablières et revêtu la voûte d'un mauvais plâtre. L'enlèvement des poutres provoqua un écartement des murs. L'édifice étant menacé, on commença, le 21 janvier 1893, la démolition de la vieille église Saint-Mathieu. Mais on couronna le nouvel édifice achevé en décembre 1896 de la flèche réalisée par Joseph Bigot en 1847. Quoiqu'on dise parfois, la flèche de Saint-Mathieu est donc antérieure à celles de la cathédrale. De l'église du baptême de Laennec il ne demeure aujourd'hui qu'un vestige : quelques éléments de la maîtresse vitre au fond de l'abside.



Ancienne église Saint-Mathieu détruite en 1893.

## LE PORT ET SON ACTIVITE

Le port de Quimper a aujourd'hui perdu de son lustre d'antan.

Autrefois, c'est par voie d'eau que se faisait l'essentiel des transports. Le port de Quimper, bien que ne pouvant sans aucune mesure être comparé aux grands ports français, connaissait néanmoins une intense activité. Quelle image le jeune Laennec a-t-il pu conserver du port de Quimper avant son départ pour Nantes puis Paris ?

Le port s'étalait le long des quais et se prolongeait au-delà du confluent sur le Steir. Une rue, rue du Port-au-Vin, en conserve aujourd'hui le souvenir. Le port n'était pas d'accès facile. Seuls pouvaient y accéder les bateaux d'un tonnage assez modeste, environ 300 tonneaux. Les navires plus importants ne remontaient pas au-delà de Lanroz ou de Bénodet. Des barques faisaient ensuite la navette jusqu'à Quimper.

L'évolution du trafic dépendait de deux facteurs essentiels : la tension politique internationale, notamment la lutte quasi permanente entre la France et l'Angleterre et la situation de l'économie locale.

Bien que l'activité du port fût assez diversifiée, un certain nombre de produits constituait la plus grande part du trafic. Bordeaux et Nantes étaient les villes avec lesquelles les relations étaient les plus importantes.

En ce qui concerne les exportations, en tête venaient les céréales : surtout le seigle et dans une moindre mesure le froment, l'avoine... La région de Quimper, grande productrice de ces produits, en consommait relativement peu pour ses propres besoins, d'où un excédent salubre à l'économie locale.

En second lieu, le bois, lequel s'entassait aussi sur les quais d'embarquement sous différents aspects, bois de chauffage, bois de construction, planches...

En partance également d'autres produits, mais en plus petite quantité, qui faisaient néanmoins vivre une catégorie de petits producteurs.

Au chapitre des marchandises débarquées il faut surtout signaler le vin et le sel.

Le vin provenait principalement de Bordeaux. Le vin nantais était jugé d'une qualité inférieure. Bien que la région fût productrice de cidre, la consommation du vin était importante.

Autre produit d'une absolue nécessité, le sel, qui servait à l'alimentation et à la conservation de la viande et surtout du poisson. Les marais salants du Croisic et du Pouliguen en étaient les principaux fournisseurs.

La construction du pont qui reliait la Terre-au-Duc au parc Costy, situé sous les remparts, de l'autre côté du Steir, mit un terme à l'activité de ce petit port qui dut se déplacer un peu plus en aval.

## LES BANALITES

Sous l'Ancien Régime, Quimper possédait trois moulins banaux. Celui de l'évêque, celui du duc de Bretagne et celui de la Prieure de Locmaria.

Les habitants de chacune de ces seigneuries ne pouvaient faire moudre leur grain ailleurs qu'au Moulin banal dont ils dépendaient. De même, le pain ne pouvait être cuit que dans les fours banaux. Ce monopole n'était, on le comprend très bien, qu'un moyen employé par le seigneur pour percevoir des impôts supplémentaires.

Dans la Terre au Duc, le moulin dont l'origine était déjà attestée au XIII<sup>e</sup> siècle, s'élevait en avant du pont Médard sur le Steir. Une vaste retenue d'eau servait à le faire fonctionner.

Quant aux fours banaux, ils se situaient rue Saint-Marc et venelle du Pain Cuit.

Les meuniers étaient mal considérés de la population. Ils prélevaient, disait-on, plus que ce qui leur était permis pour leur travail, ce dont d'ailleurs ils se défendaient.

Victimes de ce préjugé quasi général, ils étaient rejetés de la population. Force leur était donc de vivre en reclus au même titre d'ailleurs que les sabotiers, les tailleurs et les cordiers.

Le règlement général de police « pour la ville et faubourgs de Quimper » homologué par la Cour en date du 15 juillet 1766, codifiait entre autres choses un certain nombre de professions. Voici ce qui est dit en ce qui concerne les boulangers et les meuniers :

Article X. – Fours : Ordonnons aux fourniers de tenir leurs fours en réparations, de veiller à ce que le pain ni la pâte ne soient altérés ni changés, que le pain soit parfaitement cuit. Ils devront se contenter pour droit de cuisson de cinq sols par boisseau de farine, à la mesure du roi.

Art. XI. – Moulins : Faisons défense aux meuniers de moudre du blé gâté par les boulangers ; leur ordonnons d'avoir dans leurs moulins des poids et balances étalonnés ; de bien et fidèlement moudre les blés, avec défense de prendre au-delà du seizième pour leur droit de mouture qu'ils ne pourront prélever qu'en grain. Leur ordonnons aussi de rendre en farine le même poids qu'ils ont reçu en blé sous peine de six livres d'amende et de répondre du blé qu'ils auront gâté. Les commissaires de police devront descendre dans les moulins deux fois la semaine au moins et dresser procès-verbal des contraventions.

## LES COUVENTS

Le faubourg de la Terre-au-Duc est bordé, vers l'ouest, de grandes propriétés ecclésiastiques. Cinq couvents couvrent à eux seuls près de 45 hectares, soit une moitié de la surface totale. Réduisant le terrain à bâtir, ils empêchent la venue d'une population plus nombreuse.

Les Capucins sont les premiers à s'installer, en s'implantant dès 1601. Vingt ans plus tard, les Ursulines élèvent un magnifique couvent. Les Cordelières viennent en 1650, les Dames de l'Abbaye royale de Kerlot en 1668, et enfin, les Dames de la Retraite choisissent de s'installer en ces lieux en 1678.

La clôture de l'abbaye de Kerlot freine, à partir de 1668, le développement urbain et ne permet plus l'élargissement du quai en aval de la cale Saint-Jean, et ce, sur une longueur de quelques toises.

De ces bâtiments monastiques, tous en parfait état du vivant de Laennec, ne subsistent plus guère que d'imposants vestiges dont l'ampleur nous permet d'imaginer la splendeur au XVIII<sup>e</sup> siècle : l'actuelle caserne de gendarmerie n'est autre que la maison des Dames de la Retraite, tandis que les derniers pans de mur de l'abbaye de Kerlot sont tombés il y a quelques années sous la pioche des démolisseurs pour laisser la place à une résidence, sur les bords de l'Odet. Des couvents des Ursulines (à l'emplacement de la caserne), des Cordelières (sur le site du nouvel évêché), et des Capucins (le lycée Brizeux), seuls les souvenirs survivent.

## LA FAMILLE ET LES ANCESTRES DE LAENNEC

### ET THEOPHILE NAQUIT...

En ce jour de fin d'hiver breton, où le soleil pâle éclaire à peine les pentes vertes du Frugy et fait faiblement miroiter les eaux grises du port au confluent du Steir et de l'Odet, il y a cependant une certaine agitation dans la grande maison de granite à l'entrée de la rue du Quai. Au deuxième étage, dans la chambre de gauche (quand on regarde la façade) un bébé vient de naître. L'enfant qui naît à Quimper ce 17 février 1781 fera plus pour le renom de sa ville natale qu'on ne peut l'imaginer. Deux siècles après, la France entière célèbre avec reconnaissance et enthousiasme la naissance à Quimper de Théophile Laennec.

Les cloches de l'église Saint-Mathieu carillonnent le lendemain pour son baptême, son entrée officielle dans la vie. Son oncle Michel, recteur d'Elliant, a fait les quatre lieues à cheval pour la cérémonie et c'est lui qui rédige l'acte. Ensuite, on retourne à pied à la maison, à cent mètres de l'église, et une petite fête rassemble gaiement la famille. Bien qu'intime, la réunion est fort brillante ; il est vrai que le jeune Théophile (comme on l'appellera toujours dans la famille) est apparenté à tout ce qui compte à Quimper et en Cornouaille : chanoines, notaires, avocats, procureurs et négociants sont trop nombreux dans ce salon.

### DES NOTAIRES DE CORNOUAILLE...

Les Laennec sont depuis fort longtemps des gens de robe. On discutera encore de savoir s'ils étaient déjà des notaires au temps des ducs de Bretagne. Quoiqu'il en soit, le plus ancien Laennec assurément ancêtre du docteur est Vincent, notaire royal à la cour de Fouesnant-Concq, et qui habitait Cadol en Melgven. Il avait eu quatre enfants nés entre 1578 et 1582. Un de ses frères, Yves, était un ligueur acharné et il fut tué les armes à la main sur la chaussée de l'étang de Rosporden au cours d'une rencontre avec les Royaux. Pendant quelques générations on retrouve les Laennec, toujours notaires, à Cadol, Concarneau, Bannalec, Scaër, Fouesnant et Rosporden, s'alliant avec, bien sûr, des enfants de notaires, d'avocats ou de magistrats.

On arrive ainsi à René Laennec né le 6 avril 1655 à Bannalec, fils de René, notaire, et de Louise Gueguen. Cet ancêtre est doublement intéressant. D'abord parce qu'il est le premier de la famille Laennec à s'établir à Quimper, où il habite rue Kéréon, en qualité de notaire et aussi de procureur au présidial de la ville. Il se marie le 25 novembre 1680 en la paroisse de la Chandeleur (c'est une chapelle à l'intérieur de la cathédrale) avec demoiselle Yvonne Le Rouyer, dame de Trémaria. La mariée est évidemment la fille d'un procureur de Quimper ! C'est un oncle « discret messire René Guéguen » qui les marie. De nombreux parents et amis tiennent à mettre leur signature au bas de l'acte ; il y en a ainsi une pleine page. Or, parmi tous ces noms bien connus en Cornouaille, l'un d'eux étonne un peu : Ricard. Effectivement, il n'est pas du pays, puisque ce Nicolas Ricard vient de la région d'Agen, mais cela fait déjà plusieurs années qu'il s'est établi en Cornouaille comme homme d'affaires, négociant et procureur. Il a un établissement à Douarnenez et un autre à Quimper.

### DESCENDANT D'UN CORSAIRE...

Et c'est en 1695, au lendemain du désastre de la Hougue où la flotte française a été anéantie, que Ricard se lance dans une tentative qui intéresse au plus haut point

## LES ANCESTRES CORNOUAILLAIS DE LAENNEC

### Théophile-René Laennec, le célèbre docteur

#### Ses parents

- 2 Théophile-Marie Laennec 1747-1836, avocat.
- 3 Michelle Guesdon 1754-1786, X 1780, Quimper Saint-Mathieu.

#### Ses grands-parents

- 4 Michel-Alexandre Laennec, Seigneur de Kerlouarnec 1714-1782, avocat, maire.
- 5 Jeanne Huchet 1724-1753, X 1746, Quimper Saint-Julien.
- 6 René Guesdon, Seigneur de Clécunan 1713-1781, sénéchal des réguaires.
- 7 Marie-Michelle Audouyn 1720-1755, X 1746, Quimper Saint-Julien.

#### Ses arrière-grands-parents

- 8 Nicolas Laennec, négociant 1681-1726.
- 9 Marie Ricard † 1738, X 1714, Quimper Saint-Mathieu.
- 10 Guillaume Huchet, Seigneur de Kerourein 1686-1747, avocat, maire.
- 11 Thérèse Larcher 1692-1731, X 1720.
- 12 René Guesdon, seigneur de Kerduellez 1660-1726, avocat, maire.
- 13 Marie-Anne de Forsanz, † 1765, X 1709, Quimper Saint-Mathieu.
- 14 Guillaume Audouyn, seigneur du Cosquer, maire.
- 15 Anne Gueguen 1694.

#### Ses trisaïeux

- 16 René Laennec 1655-1724, notaire et corsaire.
- 17 Yvonne Le Rouyer 1658, X 1680, Quimper Chandeleur.
- 18 Pierre Ricard, seigneur de Verteuil, procureur à Bordeaux.
- 19 Marie-Guillemette Surin.
- 20 Pierre Huchet 1648-1686, marchand.
- 21 Catherine Bouillot, dame de Kergadou, † 1730, X Crozon 1680.
- 22 Thomas Larcher, seigneur de Kerguélen 1650-1730, avocat.
- 23 Marie-Anne Gueguen (sœur de Clément, n° 30).
- 24 Merry Guesdon, seigneur de Clécunan 1622-1694, procureur.
- 25 Thérèse Bougeant † 1688.
- 26 Pierre de Forsanz, seigneur de Lenezelec, procureur.
- 27 Isabelle de Malherbe 1645.
- 28 Gabriel Audouyn, avocat, maire.
- 29 Marie-Anne Le Baron.
- 30 Clément Gueguen, maître de barque.
- 31 Anne Le Brizel, X 1685 Ile Tudy.

X marié  
† décédé.



les admirateurs de Laennec et aussi tous les Quimpérois. C'est en effet à cette époque qu'il arma *L'Aventurier*, le seul corsaire sorti du port de Quimper pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg : 4 canons, 4 pierriers, 21 sabres, 9 paires de pistolets, 20 haches. Cet armement ne faisait pas de *L'Aventurier* un corsaire bien redoutable. Le recrutement de l'équipage fut difficile : les dangers de la mer et des combats, les risques de captivité en retinrent plus d'un ! C'est alors que René Laennec, père déjà de six enfants, quitta son rabat de juriste et s'embarqua. Il était à bord le capitaine des volontaires, c'est-à-dire des soldats qui, non marins, ne jouaient un rôle qu'en cas de combat.

On a peine à imaginer, quand on se promène aujourd'hui sur les bords de l'Odet ou à l'Île Tudy, et que l'on aperçoit assez proches les Îles de Glénan, que ce fût là le théâtre des exploits de notre corsaire René Laennec. Car c'est bien là le plus extraordinaire, mais la campagne de *L'Aventurier* fut fructueuse, puisque le 18 janvier il captura le *Marchand de Faro* en relâche aux Glénan. La prise fut emmenée à Quimper et vendue 2933 livres. On prit ensuite le *Sea-Horse* et le *San-Miguel* de Bilbao au mois de juillet, et puis encore le *Société de Jersey*, joli bâtiment de 35 tonneaux que l'on conduisit pour vente à La Rochelle. C'est Laennec lui-même, sa signature sur le registre en fait foi, qui fit écrouer à Quimper cinq matelots anglais provenant d'une prise le 25 juillet.

Entre les combats, il fallait souvent s'abriter, soit à cause du mauvais temps, soit surtout à cause des frégates anglaises qui montaient une garde incessante à vue des côtes. Matelots et officiers employaient leurs loisirs à faire bombance, et le capitaine Heuzé signalait alors à l'armateur la prodigalité de Laennec : « Si on le voulait croire nous n'aurions pas de vivres pour quinze jours parce que c'est son humeur de faire bien boire le monde », et encore : « Le corsaire est un fameux cabaret, tout le monde y aborde et l'on ne songe point à sortir ». La scène se passe au Perguet (l'ancien nom de Bénodet) et assurément on ne s'ennuyait pas à bord de *L'Aventurier* !

L'histoire n'est pas finie puisque pour sa belle et courageuse conduite lors de la prise du *Sea-Horse*, l'armateur avait promis à Laennec une prime exceptionnelle de 300 livres que celui-ci réclamait toujours cinq ans après... Tout finit bien cependant, puisque le 8 janvier 1714, Nicolas Laennec, fils du corsaire, épousa à Saint-Mathieu Marie Ricard, la nièce richement dotée de l'armateur !

#### PORTRAIT D'UN DIGNÉ GRAND-PÈRE...

Son fils, Michel-Marie-Alexandre Laennec (1714-1782), le grand-père du docteur, est un homme fort posé à Quimper ; avocat au parlement, procureur fiscal des régulaires (l'évêché), conseiller du Roi, colonel de la Milice, député aux États de Bretagne et maire de Quimper de 1764 à 1766. C'est un grand et bel homme, robuste, au teint coloré. Il est parfois quelque peu coléreux et la fougue de son tempérament lui attire de méchantes affaires. Magistrat de vieille souche, il est très épris de son état dont il se fait honneur et gloire, se consolant de n'en pas retirer beaucoup d'argent, car il n'est guère intéressé. Fort laborieux, intelligent et d'esprit cultivé, il a laissé un traité resté manuscrit sur le « domaine congéable » en Cornouaille. C'est enfin un beau parleur et il est l'orateur attiré de toutes les compagnies dont il fait partie. Jamais il ne perd l'occasion de placer un de ces compliments dans le style ampoulé et pompeux de l'époque, mais respirant l'amour du bien et les plus honnêtes sentiments. Avec ses enfants il se montre un excellent père plein de mansuétude mais il n'entend pas raillerie quand son autorité paternelle est en jeu. Il se montre intraitable sur le chapitre de la discipline, du travail et des mœurs.

De son mariage avec Jeanne Huchet il a quatre enfants : Théophile, le père du docteur ; Guillaume-François qui sera médecin à Quimper et Nantes ; Michel, prêtre et chanoine ; et Jeanne, morte à quinze ans. Il s'occupera beaucoup de l'éducation de ses enfants puisque sa femme meurt quand l'aîné n'a encore que sept ans. Quand ses trois garçons seront établis et auront quitté la maison il se remariera (ce qui était très fréquent) en 1776 avec Hyacinthe Des Landes, veuve du chevalier Le Baherze et aura, à son grand plaisir, à 64 ans une petite fille Anne-Théophile qui sera la « petite tante » chérie du docteur.

Michel-Alexandre Laennec est mort dans sa maison de la rue Kéréon et fut conduit le lendemain par tous les corps constitués de la ville jusqu'à l'enfeu familial de l'église de Ploaré où il fut inhumé. Cet enfeu n'existe plus car, lors de la réfection du chœur après l'écroulement du clocher, les restes des Laennec ont été rassemblés sous une dalle au pied du pilier à droite du chœur.

#### ET DU CÔTÉ DES FEMMES...

Attardons-nous un peu sur la famille de Jeanne Huchet de Kergoat. Jeanne est née à Quimper en 1724 et fut enterrée en 1753, à 29 ans, dans la cathédrale, comme cela se pratiquait parfois. Elle a rejoint d'ailleurs dans sa sépulture son père inhumé aussi à Saint-Corentin. Guillaume Huchet, sieur de Kerourein, était avocat, colonel de la milice et lui aussi maire de Quimper de 1745 à 1747. Il descend d'un marchand, Jean Huchet, qui, arrivé à Quimper au début du XVII<sup>e</sup> siècle, a épousé la fille d'un marchand chapelier et s'est installé rue du Guéodet ; les affaires ont vite prospéré.

La famille Huchet est vite devenue assez considérable à Quimper et Pont-L'Abbé : elle compte de nombreux avocats dont le plus célèbre est Théophile Huchet, sieur d'Angeville, avocat du Roi. Il fut le parrain de Guillaume-François Laennec mais aussi celui de La Tour d'Auvergne ! Un autre, François, mourut en 1753 alors qu'il était lui aussi maire de Quimper.

La mère de Jeanne Huchet, Thérèse Larcher, était par héritage copropriétaire du manoir de Kerlouarnec à Ploaré ; c'est elle qui l'a apporté en dot aux Laennec. Les Larcher étaient très bien établis dans la région quimpéroise où ils détenaient de nombreux manoirs à la campagne ainsi que plusieurs maisons en ville. Ainsi, quand Dubuisson-Aubenay voyagea en Bretagne en 1636, descend-il chez Nicolas Larcher à la Terre-au-Duc dans une maison qu'il décrit « la plus richement et élégamment meublée de la ville ». Cette maison, avec deux pignons, est toujours visible place Terre-au-Duc. Jan Larcher, sieur de Kerbasgiou, s'était établi vers 1650 comme négociant à Douarnenez où il avait épousé Anne Madec qui avait hérité avec sa sœur, mariée à Jacques Halna du Fretay, de la moitié de Kerlouarnec. Son fils, Thomas Larcher, sieur de Kerguélien, avocat, était syndic de Pont-L'Abbé quand il avait épousé Anne-Marie Guéguen, d'une nombreuse famille de l'Île-Tudy. Ces Guéguen, qu'un historien trop admirateur des ancêtres de Laennec a présentés comme issus d'un duc de Bretagne, étaient en réalité des artisans, marchands et marins qui étaient arrivés à une certaine aisance puisque c'est de ses ancêtres Guéguen que le docteur Laennec héritera des terres de la Palud du Cosquer en Pont-L'Abbé. Il faut noter que la descendance des Larcher et des Guéguen est très importante et qu'il doit être possible à de nombreux Cornouaillais de s'y attacher. Laennec descendait d'ailleurs des Guéguen tant par son père que par sa mère, et sa propre épouse en était aussi issue.

## UN PERE POUR LE MOINS LEGER...

Théophile-Marie (1747-1836), père de Laennec, est un de ces hommes qui, avec les plus heureuses dispositions naturelles, du charme, de la gaieté, infiniment d'esprit et une intelligence au-dessus de la moyenne, le tout associé à une forte culture littéraire, à un physique avantageux et à une belle santé, trouvent le moyen de n'arriver à rien. En toute circonstance il ne pense qu'à rimer, et souvent fort bien ; tout Quimper se réjouissait de répéter ces deux vers :

*Qu'il est joli, ma Jeannette,  
Ce sein que je n'ai pas vu...*

Avocat au Parlement, lieutenant de l'Amirauté, sénéchal des réguaires de Cornouaille, receveur des décimes du clergé, il sera encore juge, sous la Révolution, au tribunal de Quimperlé et, finalement, conseiller de préfecture, sous l'Empire, à Quimper. Mais ses affaires ne prospèrent guère tant il y montre de négligence ou de fantaisie ; pourtant il a de grands besoins, car il est en même temps vaniteux, dépensier et enclin à ne se refuser aucune fantaisie. Il est un quémandeur infatigable, toujours en instance d'obtenir une nouvelle sinécure plus en rapport avec ses goûts. Comme il a beaucoup d'esprit, il met souvent les rieurs de son côté et cela lui réussit. Ainsi, quand en 1808 Napoléon l'a suspendu parce qu'il a osé déclarer nulle une vente de biens nationaux, voici le placet qu'il adresse à l'empereur :

*Sire vous m'avez suspendu ;  
La chose est de sinistre augure :  
Quand tous me proclament perdu,  
Votre justice me rassure.  
Vraiment je me suis trompé... Mais  
Qui ne perd quelquefois la carte ?  
Et pour ne me tromper jamais,  
Suis-je un Dieu, suis-je un Bonaparte ?  
Trop digne d'une indemnité,  
Dont votre bras va me répondre,  
J'attends que votre Majesté  
Me nomme son préfet à... Londres.*



*Théophile-Marie Laennec,  
père de R.-T. Laennec.*

Comme avocat il sut pourtant se montrer plein de courage et d'énergie dans sa belle défense de l'abbé Coroller qu'il réussit à soustraire à ses juges pendant la Révolution. Son remariage le 15 pluviôse an III est digne des meilleurs conteurs ; la réalité dépasse la fiction comme il l'écrit lui-même à son ami Guermeur :

« Les circonstances du roman sont plus inconcevables que le mariage... et je proteste que je ne crois pas encore tout à fait à l'histoire dont je viens de vous bercer. »

Juge au tribunal criminel, président du club jacobin de Quimperlé, Théophile-Marie tombe éperdument amoureux à 48 ans de la belle et riche aristocrate prisonnière qu'il est chargé de condamner et de ruiner !

## LA FAMILLE MATERNELLE...

Michelle Guesdon, la mère de Laennec, à laquelle il doit vraisemblablement, hélas, sa fragile constitution, appartenait à une famille fort heureusement douée sous le rapport intellectuel. Des deux côtés elle était la petite nièce du Père Bougeant, un des meilleurs historiens français. René-Félix Guesdon, son père, était cousin du célèbre Quimpérois Elie Fréron, l'ennemi acharné de Voltaire, qui pensa se venger cruellement en lui dédiant les vers connus :

*L'autre jour, au fond d'un vallon  
Un serpent piqua Jean Fréron  
Que pensez-vous qu'il arriva ?  
Ce fut le serpent qui creva.*

Les Guesdon, d'origine angevine, s'établirent à Quimper au début du XVII<sup>e</sup> siècle et s'allièrent avec les meilleures familles de la région. Un des ancêtres, Merry Guesdon, avait épousé vers 1650 Thérèse Bougeant dont il eut plusieurs enfants baptisés à Saint-Mathieu ; leur fils René, sieur de Kerduellez, fut maire de Quimper en 1709, qui se maria à Marie-Anne de Forsans, fille d'une Malherbe et sœur de Mesdames de Kergariou et de Kerguelen ; ensuite, René-Félix Guesdon, sieur de Clécunan, grand-père maternel de Laennec, fut sénéchal des réguaires à Quimper. Il laissa sa charge à son gendre. C'est lui qui était propriétaire de la belle maison sur le port où est né son petit-fils Théophile-René Laennec. René-Félix Guesdon avait épousé, avec dispense de consanguinité, Marie-Michelle Audouyn. Cette dernière est la fille de Guillaume Audouyn, sieur du Cosquer, qui fut maire de Quimper en 1730. Il est remarquable de constater que c'est le quatrième ancêtre de Laennec à avoir exercé la charge de maire de Quimper. De son mariage avec Anne Guéguen, de ces mêmes Guéguen de l'Île-Tudy que nous avons déjà rencontrés, il avait eu un fils, Guillaume aussi, qui fut le père de Madame de Pompery, « la Sévigné bretonne ». En remontant encore une génération, on trouve Gabriel Audouyn, sieur du Cosquer, et lui aussi maire de Quimper.

## « L'ONCLE GUILLAUME », LE PERE ADOPTIF...

Dans la famille Laennec il faut faire une place à part à Guillaume-François, frère du père du docteur, et plus connu sous le vocable « l'oncle Guillaume », puisque son plus beau titre pour la postérité est d'avoir recueilli, élevé et poussé dans la carrière médicale son neveu Théophile, qu'il considérait comme son fils adoptif et le plus précieux de ses enfants. Laennec lui rendra toute son affection et tous ses soins, en dédiant sa thèse de doctorat, contre l'usage bien établi, « à son oncle Guillaume le meilleur des pères... »

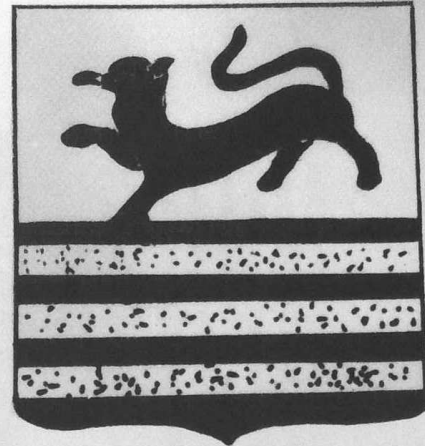
*Optimo dilecto patrio, secundo patri G.F. Laennec... gratus et amantissimus discipulus. R.Th.H. Laennec.*

Né rue Kéréon le 11 novembre 1748, il est élevé avec ses deux frères Théophile et Michel sous la rude férule d'un père qui, on l'a vu, ne badinait pas. Laumie, comme on l'appelait dans l'intimité, entra à douze ans au collège des Jésuites de Quimper qui jouissait alors d'un grand renom. Il ne semble pas qu'il se soit montré un élève très appliqué et il éprouva toujours des remords de n'avoir pas mieux appris le grec, qu'il se força par la suite à apprendre seul chez lui, alors qu'il était déjà père de famille. Cependant, il possédait déjà une formidable culture latine qui étonnait ses contemporains. Bien sûr, il parlait aussi couramment le bas-breton, et l'anglais pour lequel il avait une prédilection.

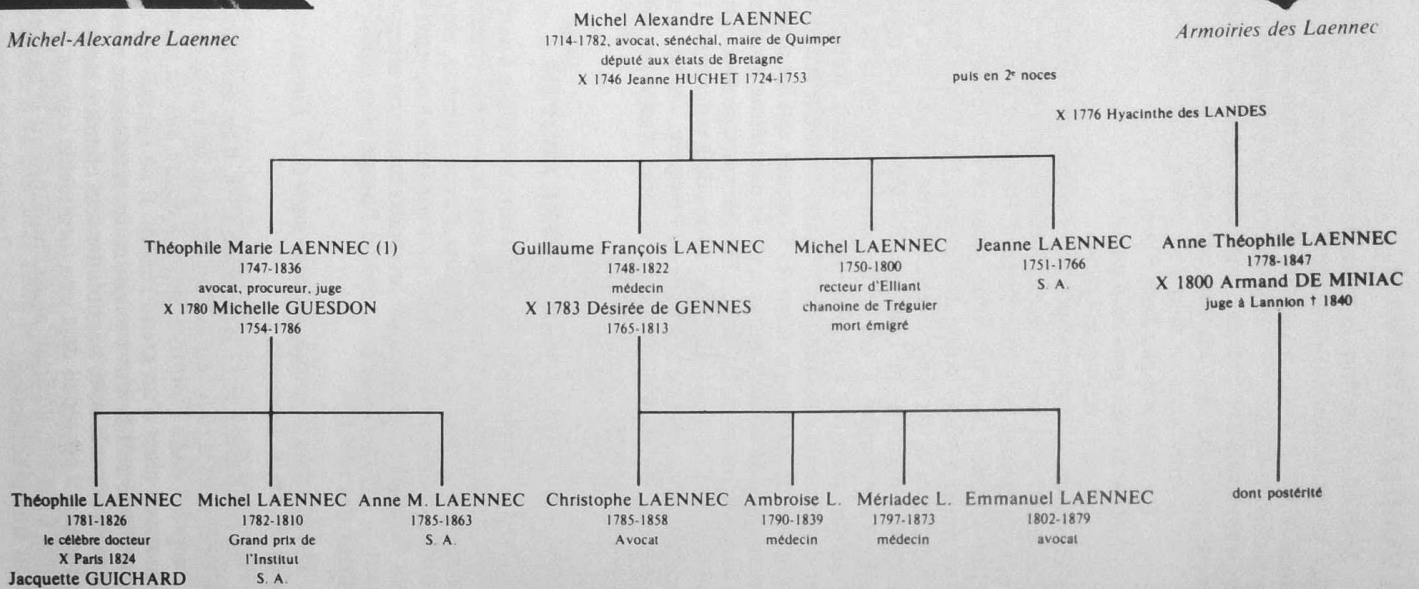


Michel-Alexandre Laennec

## TABLEAU DES ASCENDANTS DE LAENNEC



Armoiries des Laennec



(1) remarié en 2<sup>e</sup> noces à Quimper le 15 pluviôse an III  
à Geneviève URVOY de SAINT-BEDAN S. P.

S. A. : sans alliance.  
S. P. : sans postérité.



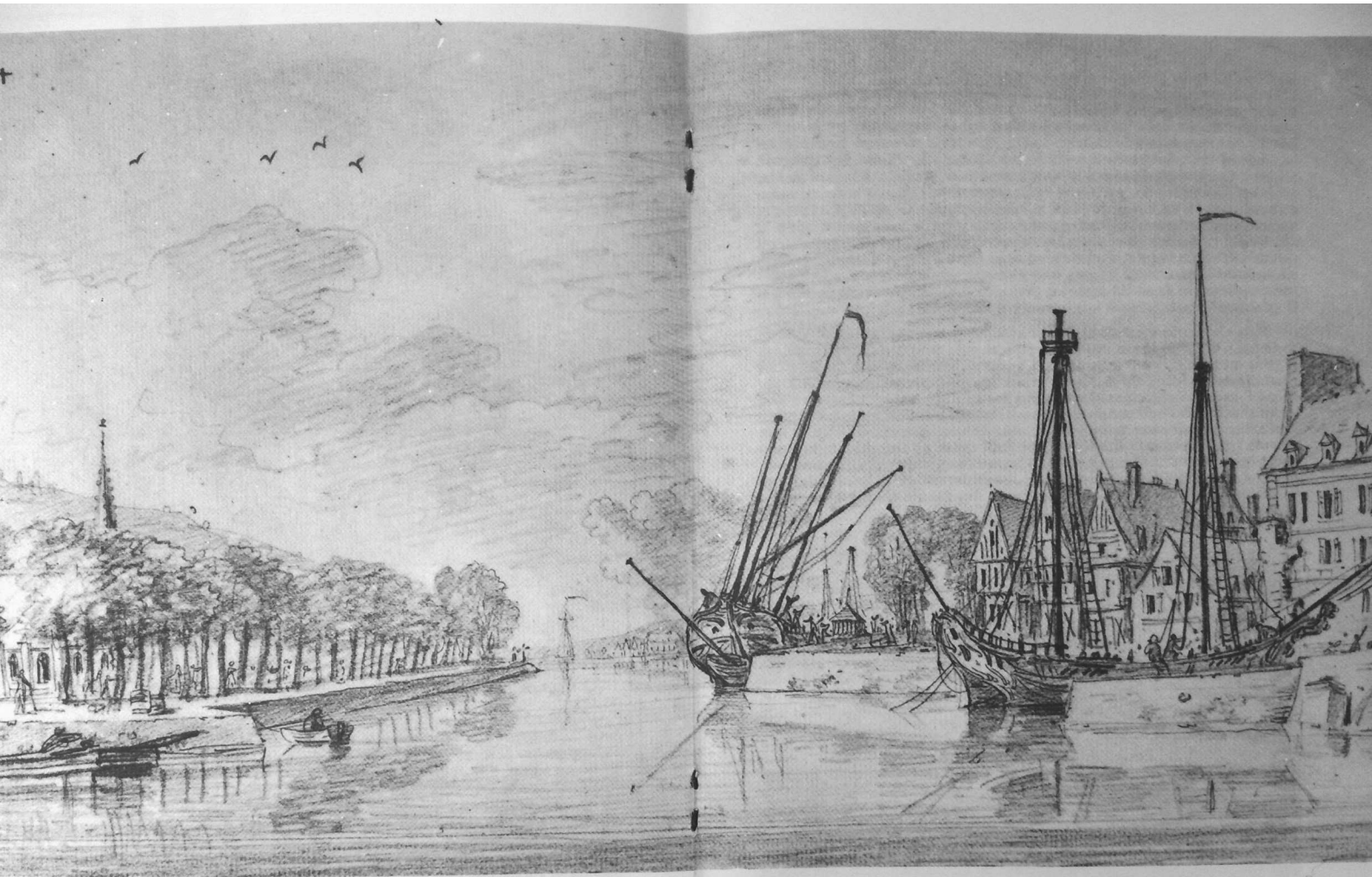


*Guillaume-François Laennec, oncle de R.-T. Laennec*

## **L'ETUDIANT QUIMPEROIS**

A dix-huit ans Guillaume-François était un grand garçon blond, vigoureux, l'œil bleu, la bouche railleuse, impressionnable, l'épiderme fort sensible comme un Celte, prompt à l'enthousiasme et au découragement. Il se mit alors à étudier les premiers rudiments de la médecine avec deux chirurgiens de Quimper, Messieurs de Lannegrie et Coquerel. Il s'initia ainsi à la pratique des dissections quand par hasard on arrivait à se procurer un sujet... L'essai fut satisfaisant et il fut bientôt décidé que Guillaume-François irait s'inscrire à la Faculté de Paris.

Il part le 25 mars 1769, à pied ou à cheval suivant les occasions. Quand il arrive, il a parcouru 10 lieues en moyenne par jour et dépensé 20 livres... Après trois ans d'études studieuses à Paris où il a retrouvé bien des Bretons, il se décide pour des raisons d'économie à aller passer sa thèse à Montpellier où les formalités sont plus réduites qu'à la capitale. Pour être reçu à Paris il fallait compter 6.000 livres de droits, alors qu'à Montpellier les droits n'étaient que de 600. Mais il y aura, hélas, bien des



*Le confluent de Quimper, dessin de L.-F. Cassas (1756-1827), voyage en Bretagne en septembre 1776, collection Musée départemental breton.*

faux frais qui feront grincer les dents de son père soupçonneux... Enfin le 14 février 1773 il est docteur! Il négocie alors avec son père pour ne pas rentrer tout de suite à Quimper, et il se sert habilement d'une amourette de jeunesse comme argument pour rester éloigné. Son père lui accorde alors d'aller suivant son désir passer un an en Grande-Bretagne perfectionner ses études. Mais la vie est chère à Londres et les hôpitaux ne s'ouvrent pas facilement devant « William Laennec ». Finalement, il revient à Quimper en novembre 1774 car un médecin, M. Bulot, vient de décéder et Michel Laennec a proposé à son fils de lui acheter cette charge. L'année suivante, à 27 ans, il reçoit ses provisions de « Conseiller médecin ordinaire du Roi » et prête serment. Pendant quatre ans il besogne dur et c'est presque à son étonnement qu'il voit bientôt la clientèle affluer chez lui. Son père qui vient alors de se remarier est ravi de son succès. Petit intermède brestois puisqu'il est appelé comme médecin auxiliaire de la Marine juste à temps pour assister au retour de la frégate *La Surveillante*, rasée comme un ponton après son glorieux combat sous les ordres du chevalier Du Couédic.

Mais Guillaume vient de se fiancer avec une jeune fille de 16 ans, Désirée de Gennes, fille d'un avocat de Rennes qui pose pour condition de son accord que le jeune médecin s'installe à Nantes où il a plus de chances de faire une belle carrière... Il faudrait de longues pages pour retracer la vie de cet homme actif qu'est Guillaume-François. Au nom de ses privilèges la Faculté de Nantes lui défend d'exercer, en lui imposant de reconquérir ses grades. Il se résigne d'abord à suivre cette voie alors habituelle, mais bientôt il n'y tient plus et il décide, chose impensable, de faire un procès au Parlement contre l'Université. Le scandale fut énorme, la lutte homérique. Après avoir obtenu gain de cause il fut mis en quarantaine par ses collègues. Pourtant ses qualités se firent reconnaître puisqu'il devient en 1787 recteur de l'Université de Nantes. C'est à ce moment-là qu'il recueille ses neveux Théophile et Michaud.

#### MEDECIN SOUS LA TERREUR

Pendant la Révolution Guillaume va mener de front ses activités médicales à l'Hôtel-Dieu, de professeur à la Faculté de médecine, et aussi celles, fort délicates à cette époque, d'officier municipal.

Convaincu que des réformes importantes étaient nécessaires, il se mêle activement à la vie publique et lutte contre les privilèges du clergé et de la noblesse, à laquelle il se rattache pourtant par sa famille et sa femme. En 1795 cependant il décline fonctions et honneurs pour se consacrer à l'hôpital et à sa famille. Il est écœuré des excès. Le passage du sinistre Carrier avec son cortège de noyades l'a bouleversé. Guillaume va courageusement à Paris à deux reprises en 1794 et en 1795 témoigner des atrocités commises par le Comité révolutionnaire de Nantes. Républicain convaincu, anticlérical quoique religieux dans la pratique, il est représentatif de ces notables bretons qui ont contribué à susciter et à grossir le courant qui entraînait les esprits vers la Révolution. Longtemps à l'avant-garde, il restera blessé par l'échec. Mais la grande affaire de sa vie sera et restera toujours son cher Théophile, son neveu, pour lequel il déploiera une inlassable énergie pour l'élever, l'éduquer, le défendre contre son propre père, le défendre contre ses penchants d'enfant distrait et dissipé, le protéger contre le manque d'argent, l'entourer de toute son affection et plus tard le faire entourer des soins attentifs de ses fils Christophe, Mériadec et Ambroise dans la lutte pied à pied contre la maladie implacable.

#### MICHAUD LE JEUNE FRERE

Théophile-Laennec avait un jeune frère, Michel dit Michaud, méconnu maintenant, mais qui obtint de prestigieux succès à l'Ecole Centrale des Quatre Nations à Paris alors qu'ils partageaient durant quelques années leur modeste logement d'étudiant. Chargé ensuite de la direction de l'Instruction publique dans l'Oise, il se fait beaucoup apprécier du préfet. Pourtant, miné par la maladie, il revient à Quimper pour se reposer. Las! c'est pour trouver une situation pénible de conflit violent avec son père qui ne veut pas rendre ses comptes de tutelle de l'héritage de leur mère à ses enfants, qu'il a honteusement dépouillés. Le 28 août 1809, les amateurs de scandale purent assister au palais de justice à un spectacle peu banal : un fils et un père plaidant en personne l'un contre l'autre. L'un, ravi de l'aubaine de faire parler de lui, l'autre précis mais sombre et déjà proche de la mort. Le père qui vient de traîner ses enfants dans la boue sortit du Palais clamant que son fils avait plaidé comme un ange! Mais cette triste affaire avait achevé le pauvre Michaud, et après avoir pardonné à son père, il mourut bientôt le 9 janvier seul dans la maison de ses parents sur le quai.

#### QUELQUES BLASONS

Une trace intéressante de la vie en notre ville des ancêtres de Laennec se trouve consignée dans l'Armorial général que Louis XIV fit réaliser en 1696 par d'Hozier. On y retrouve bien sûr les aristocrates : les de Malherbe, de Forsanz, du Stangier ; les gens de robe : les Audouyn, les Guesdon, les Le Rouyer ; et aussi les négociants et marchands : les Ricard, les Huchet, les Le Liepvre, etc. Par contre point de Laennec. Leur blason est cependant connu : coupé, au I d'argent, au lion léopardé de gueules ; au 2 de sable à 3 fasces d'or.



## CHEZ L'ONCLE RECTEUR D'ELLIANT

René-Théophile n'avait que cinq ans lorsque sa mère décédait, le 15 novembre 1786, de phtisie pulmonaire. Deux jours plus tôt, celle-ci avait mis au monde une petite fille qui mourut aussitôt après son baptême.

Veuf à 39 ans, Théophile-Marie Laennec se retrouvait seul avec deux fils et une fille en bas âge. Lourde charge pour ce poète plus intéressé jusque là par la chansonnette et le madrigal que par l'éducation des enfants!

Réunie à l'occasion des obsèques, la famille allait s'occuper des orphelins. Tandis que le grand-oncle Huchet de Kerourein était chargé de gérer leurs biens, la petite Anne-Marie, un bébé de 18 mois, était confiée à sa tante, Madame de La Potterie, et les garçons, René-Théophile et son frère cadet, âgé de quatre ans, Michaud, devaient être recueillis par l'oncle Michel, recteur d'Elliant, l'un des deux frères de Théophile-Marie.

Elliant était alors une des plus importantes paroisses de Cornouaille. On y comptait 5.000 communiants, y compris ceux de Saint-Yvi, Rosporden et Locmaria. Michel-Jean-Alexandre Laennec en était recteur depuis 1780, après l'avoir été à Locudy. C'était un homme pieux et cultivé qui avait été reçu docteur en théologie à la Sorbonne en 1778. C'est lui qui, le 18 février 1781, avait baptisé René-Théophile dans l'ancienne église Saint-Mathieu à Quimper.

A l'ombre du beau clocher en pyramide, qui domine le bourg d'Elliant, le presbytère était une grande maison de granite, qu'entourait un jardin en terrasses, planté d'arbres fruitiers. En bas, s'étendait une prairie où les deux frères Laennec pouvaient courir et jouer à loisir. Cette campagne vallonnée et verdoyante, où l'on cultivait les céréales et le lin, où les pommiers donnaient du cidre en abondance, était un lieu de séjour particulièrement bénéfique pour de petits enfants.

Le passage à Elliant fut court, mais il représente une étape importante dans la vie de René-Théophile. C'est auprès de l'oncle abbé que commença à se développer chez lui cette foi religieuse qu'il ne cessa de manifester jusqu'à sa mort. A Elliant également, le jeune Laennec put acquérir une bonne connaissance du breton, langue que parlaient tous les enfants du village, mais aussi dont on se servait pour l'enseignement à l'église.

Dès le mois de février 1788, l'abbé Laennec recevait de la Cour de Rome les lettres qui le nommaient chanoine de Tréguier. En fait, il permutait le poste avec l'abbé Guino qui, chanoine de Tréguier depuis 1761, devint recteur d'Elliant. Avec sa nouvelle charge, Michel Laennec ne pouvait plus s'occuper de ses neveux.

Avant de rejoindre Tréguier, il reconduisit les deux garçons chez leur père à Quimper. Mais celui-ci était dans une situation des plus critiques; criblé de dettes, il était sur le point de tout abandonner pour chercher meilleure fortune à Paris...

Informé des événements, son autre frère, Guillaume, médecin à Nantes, réussit à faire renoncer à son projet Théophile-Marie. Et le brave docteur, apitoyé par le sort des deux enfants, accepta de les recevoir chez lui. Sa maison, comme son cœur, leur était ouverte, écrivit-il.



Carte postale, collection bibliothèque municipale

René-Théophile et Michaud ne restèrent donc que très peu de temps à Quimper; assez cependant pour qu'un abbé, Louis Feuilla, qui, sous la Terreur, quitta le froc, avant de devenir secrétaire de la Municipalité de Quimper, put s'enorgueillir d'avoir donné des leçons de latin au futur grand Laennec!

Le 13 mai 1788, les deux frères quittaient la cité du roi Gradlon à bord du caboteur le *Saint-Goustan*, le bateau étant bien alors le moyen de transport le plus rapide et le plus sûr... Sans doute versèrent-ils quelques larmes en songeant aux jours heureux et paisibles qu'ils avaient passés à Elliant, mais on peut aussi imaginer leur joie et leur fierté à la proue du sloop qui, après avoir descendu l'Odet, affrontait l'Océan au large de Moustierlin...

Quant à l'oncle Michel, il allait avoir sa vie bouleversée par la Révolution. Il ne fit pas comme son successeur à la cure d'Elliant, l'abbé Guino qui, nommé député à la Constituante en 1789, s'empressa de prêter serment à la Constitution. Dans une lettre à son frère Théophile-Marie, il écrivait: « Je vis d'emprunts et n'ai pas de quoi me vêtir. On nous avait promis un traitement, je n'y compte plus et j'y renonce s'il faut prononcer un serment qui n'est point et ne sera jamais dans mon cœur ». En 1792, il émigra en Allemagne, avec son évêque. Exilé par la suite à Southampton, il mourut en 1802, sans avoir revu les siens. Il tomba de voiture alors qu'il se mettait en route pour regagner la France.



## LAENNEC PARLE ET ECRIT LE BRETON

C'est en 1805, il a 24 ans, que Laennec se prit d'une belle passion pour la langue bretonne. Il possédait déjà, de façon à lire et écrire plus ou moins couramment, le latin, le grec, langues d'études classiques, mais aussi l'anglais, l'italien et peut-être l'allemand. C'était déjà fort bien pour un médecin.

Mais alors, pourquoi cette nouvelle vocation, apprendre la langue de son terroir natal ! Par fantaisie, par distraction intellectuelle ou simplement par un profond amour pour tout ce qui est breton ? Lui restait-il quelques traces du vieux parler cornouaillais de sa nourrice ? Peu importe, il se lança dans une magnifique aventure linguistique.

En 1815, malgré les événements et les tourbillons qui agitaient la France, l'homme continuait à manifester tout l'intérêt qu'il portait à sa nouvelle langue et trouvait le moyen d'écrire une très longue lettre à ses fermiers de Ploaré. Cette missive montrait, dans la connaissance du breton, d'extraordinaires progrès. La langue était facile, les tournures aisées. Il y avait quelques barbarismes, quelques emplois insolites de mots ; mais l'ensemble formait un texte plus qu'honorable pour ce temps, si l'on pense qu'on venait à peine de codifier les règles de la syntaxe bretonne moderne. A travers cet écrit il avait trouvé le moyen de peser et choisir les termes d'un véritable document. Il connaissait tous les aspects de ses terres, les coutumes locales. A chaque phrase il donne sa tendresse pour Kerlouarnec, pour ses champs, pour ses prés et pour les hommes qui y vivaient.

A son retour à Ploaré en 1819, le breton était devenu sa langue quotidienne. Il le parlait, il l'écrivait.

Le soir, au coin de son feu, il lisait volontiers des livres bretons. Il s'intéressait aux langues celtiques, aux parentés entre l'irlandais, l'écossais, le dialecte de l'île de Man, tous issus de la branche gaélique, et le gallois, le cornique, le breton issus, eux, de la branche brittonique.

Sa bibliothèque celto-bretonne prenait de l'ampleur. Parmi beaucoup d'autres choses, elle comptait les ouvrages de l'érudit Le Gonidec et de nombreuses chansons bretonnes. Les celtisants qui passaient à Ploaré venaient le voir et l'on parlait des soirées entières de la langue et de la littérature bretonnes. Laennec s'amusait même à traduire par « arbre d'amour » le nom breton de son vénérable recteur. L'abbé Guenzengar avait bien du mal à admettre qu'il sût le breton mieux que lui !

Il devint aussi un défenseur farouche du parler celtique ; c'était essentiel pour la défense du patrimoine de Basse-Bretagne. La vieille langue devait être purifiée et enseignée. « Au lieu de chercher à la détruire, écrivait-il, il faut la conserver dans un degré de pureté où elle existe encore, et ceci pour la conservation de la foi, des mœurs et vertus sociales des paysans de chez nous... »

Voici un extrait en breton (septembre 1805) :

Ur pautr oun sqyantus meurbed pehiny  
Peur-redet am eus an holl douarou.  
Compset am eus, hep mar, da meur a hiny,  
Ha me a gouvez an holl langaichou.  
E lavar anezy gand guiryonez  
Va Loysa, en oll an yezou,  
Ur hano c'huecquoc'h n'em eus aznevet,  
Egued hoz hiny da hor c'h'alounou.



Costume de Ploaré,  
collection Musée Départemental Breton.

Ce qui veut dire :

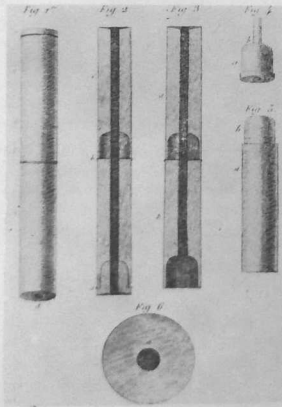
Je suis un gars très savant, qui ai parcouru  
toutes les terres. J'ai parlé, sans doute,  
n'en doutez pas ! à plus d'un, et je  
sais toutes les langues. Je le dis avec  
vérité, ma Louise, dans tous les idiomes,  
je n'ai pas connu un nom plus doux que le  
vôtre pour nos cœurs.

## L'AUSCULTATION MEDIATE

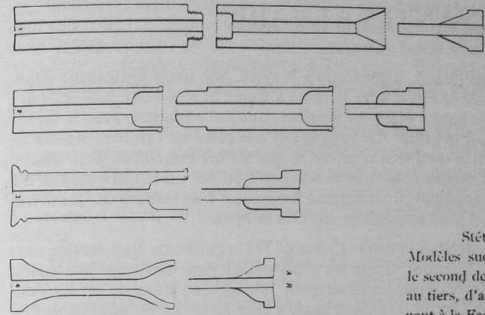
A l'origine de cet instrument nouveau, il y eut une géniale association d'idées : c'est en se rendant au chevet d'une de ses jeunes malades que Laennec remuait de sombres pensées ; préoccupé de son cas, il se demandait bien comment il pourrait l'ausculter et surtout comment connaître avec certitude la nature du mal qui la minait. Jusqu'alors, en effet, les médecins de son temps ne connaissaient d'autres moyens que l'application de la main et la percussion, à petits coups, afin de déceler la présence d'un épanchement à l'intérieur du thorax. Rien de bien scientifique dans cette méthode, de même que celle qui consiste à appliquer l'oreille sur la poitrine du malade.

Par une belle journée de 1816, Laennec méditait ainsi en traversant la cour des Tuileries, qu'il franchissait à grands pas. On procédait alors à quelques travaux d'entretien ou de réfection du palais. C'est à ce moment qu'il aperçut, dit-on, des enfants jouant le long d'une poutre couchée à terre ; tandis qu'un des garçons donnait de légers coups à un bout, ses compagnons de jeu collaient leur oreille contre l'autre extrémité et percevaient de cette sorte les moindres bruits, très amplifiés.

Arrivé chez sa patiente, Laennec demanda un cahier, le forma en rouleau et appliqua une des extrémités sur la poitrine de la jeune malade ; il fut aussitôt surpris d'entendre fort distinctement les battements du cœur, beaucoup plus nets que par l'application immédiate de l'oreille. Il conçut à l'instant l'utilité et le côté pratique de la méthode, non seulement pour l'étude des bruits produits par le muscle cardiaque mais encore tous ceux des divers mouvements dans la cavité de la poitrine et par conséquent l'exploration de la respiration, de la voix, du râle et, pourquoi pas, des fluctuations d'un liquide épanché dans les plèvres ou le péricarde. *L'Auscultation médiate* était née.



Le premier stéthoscope de Laennec.



Stéthoscope de Laennec.  
Modèles successifs, le premier de 1810, le second de 1820, 3 et 4 ultimes, réduits au tiers, d'après les exemplaires appartenant à la Faculté de Médecine de Nantes.

Il ne tarda guère à perfectionner sa méthode et son cylindre, d'abord en collant et en limant le rouleau de papier, puis en utilisant un cylindre de bois, aussi soigneusement tourné qu'un instrument de musique. En peu de temps, il mit au point cet instrument qu'il appela « stéthoscope ». Il multiplia, avec toute son équipe d'amis et de collaborateurs, les expériences à l'hôpital Necker, s'attaquant à toute la pathologie pulmonaire. Laennec s'attache à apporter de l'ordre dans le chaos des diverses maladies qu'on englobait alors sous le terme de *phthisie* : grâce à son cylindre sans cesse amélioré, qui n'était en fait qu'un amplificateur de bruits, il analysa tous les sons, leur donna une signification précise. Avec patience, il apprit à distinguer les souffles, les râles et tous les symptômes des lésions organiques.

En juillet 1817, le rouleau de papier ficelé, puis collé, est remplacé par un rouleau d'un pied de longueur et formé de trois cahiers ; rapidement ce rouleau est abandonné au profit d'un cylindre plein, puis d'un creux, en l'occurrence un vieux hautbois dont il modifia successivement la longueur, la largeur, l'épaisseur, même le diamètre du canal central. Il essaya divers matériaux, l'ébène, le cèdre, le jonc à canne, le tilleul, le verre, plusieurs métaux, même une baudruche façonnée en forme de tube et remplie d'air, pour finalement s'en tenir au chalumeau de hêtre léger, long d'un pied, avec deux embouts évasés.

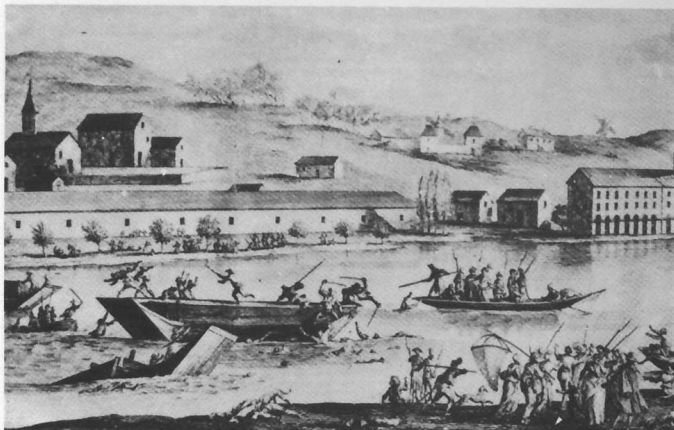
Vers le début de l'année 1818, il nomma son instrument *stéthoscope*, malgré son entourage qui penchait pour les termes de *pectoriloque* ou *cornet médical*. Dans son bureau, il travaillait sans relâche et réussit une gigantesque classification des symptômes.

L'Académie de Médecine nomma une commission pour examiner son travail, qui se montra très élogieuse. Pendant ce temps, Laennec travaillait à la rédaction de son ouvrage, pour présenter au monde scientifique son cylindre et les méthodes de diagnostic certain qu'il autorisait désormais. Enfin, en avril 1819, il céda aux éditeurs le texte de son livre, intitulé *De l'auscultation médiate, ou Traité des diagnostics des maladies des poumons et du cœur fondé principalement sur ce nouveau moyen d'exploration*. Le livre parut le 15 août 1819 ; son prix était de 13 francs, mais l'éditeur tenait aussi à la disposition des amateurs des stéthoscopes au prix de 3 francs. Il s'agissait là des bases d'une médecine nouvelle.

## NANTES ET PARIS

Théophile a sept ans quand, il débarque à Nantes. Son oncle Guillaume-François l'attend sur le quai de la Fosse avec la tante Désirée et le jeune Christophe âgé alors de 3 ans. La famille habite place du Bouffay, une belle maison, avec la façade en plein midi donnant sur la Loire. Après trois ans à la pension Tardivel, il entre au collège de l'Oratoire dont le directeur n'est autre que le Père Fouché de Ronzerolles, un peu plus tard mieux connu sous le seul nom de Fouché... à la Convention. S'il n'est pas un élève très appliqué, il s'intéresse beaucoup à sa toilette car il est très coquet, à la flûte, dont il joue passablement, et à la Muse.

Mais la guerre civile éclatait et dès le 13 mars 1793 la guillotine était dressée sous les fenêtres mêmes des Laennec. Tous les jours maintenant des têtes tombaient. Heureusement on put déménager. Le lendemain, la ville était attaquée par les Vendéens et, le soir, le jeune Théophile aida sa tante à faire de la charpie pour panser les nombreux blessés. Un soir, un convive inattendu s'invite au dîner familial : c'est le sinistre Carrier qui vient d'arriver à Nantes et veut s'informer de la situation auprès de Guillaume Laennec, membre de la Municipalité.



Les noyades de Nantes - Gravure de Duplessis-Bertraux

Pourtant depuis vendémiaire an IV, Théophile est étudiant en médecine sur les instances de son oncle. Il n'a alors que quatorze ans et demi ! Guillaume réussit à faire admettre Théophile comme chirurgien de 3<sup>e</sup> classe attaché aux hôpitaux militaires de Nantes. Suivant son oncle dans ses visites aux hôpitaux, il bénéficiait dès le départ d'un vaste champ d'observation. Il s'enthousiasme pour la botanique et surtout pour l'histoire naturelle sous la direction d'un ami de son oncle : François Le Meignen.

Guillaume est enchanté de son élève auquel il prédit les plus grands succès, mais pour cela il faut coûte que coûte poursuivre les études entreprises : il faut de l'argent, et de Quimper il n'arrive que de bonnes paroles. L'oncle se démène comme un diable pour faire avoir une « commission » à Théophile. Celui-ci passe donc le concours d'officier de santé de 2<sup>e</sup> classe où il est reçu après avoir répondu « comme un Laennec » !

En janvier 1800, l'insurrection est générale dans l'Ouest et Brune vient prendre le commandement d'une armée de 60.000 hommes. Il fallait organiser le service de santé aussi Théophile se porta volontaire pour cette campagne de quelques mois dans le pays de Vannes. Depuis un moment déjà, Guillaume ne pensait qu'à envoyer Théophile à Paris, où il pourrait trouver un enseignement et des hôpitaux à sa mesure.

Théophile faisait son entrée à Paris dans les derniers jours d'avril 1801. Il suivra en particulier les cours de trois professeurs qu'il estime beaucoup et qui auront, chacun d'une manière complémentaire, une grande influence sur lui. C'est d'abord Pinel, c'est surtout Corvisart, le grand maître parisien de l'époque, enfin c'est Bichat.

Théophile se lie surtout d'amitié avec Bayle, il a un diagnostic sûr, une grande érudition scientifique ; attentif, il ne néglige aucun malade.

En marge de ses études, Laennec commence à faire ses propres recherches, à publier des articles dans diverses revues médicales. Il est déjà connu et en 1803, il est reçu premier au concours général de médecine et de chirurgie.

Il ouvre alors son propre cours d'anatomie pathologique (il a 22 ans !). C'est un succès et l'on parle beaucoup de lui à l'Ecole de Médecine. Le 15 juin 1804, Théophile soutient brillamment sa thèse et est reçu docteur. Chose étonnante, la thèse imprimée chez un libraire eut le plus grand succès et fut une des rares qui se vendirent à l'époque.

Membre des plus actifs de la Société de l'Ecole de Médecine, il publie une quantité d'articles tout en essayant de mener à bien le traité d'anatomie pathologique qu'il a entrepris.

C'est un peu pour lui sa traversée du désert, car pendant dix ans il est tenu à l'écart des postes universitaires auxquels il aspire. Pourtant, il devient peu à peu un des médecins les plus recherchés et soigne des personnalités : les Chateaubriand, Madame de Duras, le peintre Dubois, le cardinal Fesch...

Il est enfin nommé à Necker. Continuant, en plus de ses recherches, à voir ses clients en ville, il découvre les possibilités du « cylindre » bien vite appelé « stéthoscope » et crée l'auscultation médiate.

Par un effort prodigieux, surmontant des crises de plus en plus pénibles, il écrit les deux volumes de plus de 900 pages de son livre *De l'Auscultation Médiate* (Traité du diagnostic des maladies du poumon et du cœur) qui paraît le 15 août 1819.

Voici venu le temps de la gloire et des honneurs, il est nommé médecin de la duchesse de Berry, professeur au Collège de France, membre de l'Académie de Médecine ; enfin, il est nommé professeur de clinique à l'hôpital de la Charité. Les élèves affluent à ses cours de toute l'Europe.

## KERLOUARNEC

Au mois d'août 1814, laissant ses soucis et la difficile vie parisienne, Laennec entreprend le voyage en Bretagne pour venir prendre possession du manoir de Kerlouarnec en Ploaré dont il vient d'hériter. C'était un petit domaine de neuf hectares en tout avec ses bois, prairies, vergers, terres labourables et jardins. En revanche, le site est exquis, accroché au flanc d'un plateau qui le protège des vents du large.

Le manoir était un bâtiment assez simple, d'un seul étage, surmonté d'un haut comble, avec un retour en équerre. Derrière, une cour creusée dans le rocher, et remontant le flanc du plateau s'étend le bois du Quenquis. Sur le devant, des prés et pâturages. Théophile s'attendait bien à trouver de grands dégâts à réparer car jamais son père ne s'était donné la peine de faire la moindre réparation. Mais le désastre dépassait tout ce qu'il avait pu s'imaginer : la métairie était en ruines, toits effondrés, murs écroulés, plus de portes ni de fenêtres. Les fermiers s'étaient installés tant bien que mal avec leurs seize vaches dans le manoir à peine en meilleur état. Quant aux terres, elles n'étaient pas mieux entretenues : haies coupées, fossés comblés, bois saccagés... Un voisin s'était même emparé d'une partie non négligeable du terrain à l'est.



Le manoir de Kerlouarnec, la façade. Propriété actuelle de la famille Halna du Fretay.

## LA RESTAURATION DE KERLOUARNEC

Mais Théophile est un homme d'action. Il dénicha dans les archives du grenier ses titres de propriété et sut persuader son voisin de respecter ses droits. Son œil scrutateur observait tout et son esprit inventif lui présentait aussitôt la meilleure solution. Il n'était pas depuis huit jours dans le pays qu'il savait déjà où trouver le sable le plus fin pour amender ses terres argileuses, les meilleurs cailloux pour empierrer les chemins...

Il dessina alors le plan de Kerlouarnec en plusieurs feuilles et se mit à préparer la restauration de l'ensemble, avec plusieurs dessins à la plume des modifications prévues. Il rédige même 200 pages d'un cahier intitulé « Observations sur les cultures, plantations considérées comme objets de décoration et d'utilité ». L'agriculture est devenue sa préoccupation essentielle.

Théophile se décide à surélever le logis d'un étage en maçonnerie et à le recouvrir d'un toit aux pentes plus modestes. La demeure, malgré l'adjonction d'une tourelle sur l'arrière, devenue nécessaire pour loger l'escalier, allait y perdre beaucoup de style ; mais la bourse du propriétaire ne lui permettait pas de faire mieux.

En novembre de la même année, il écrit une longue lettre aux fermiers de Kerlouarnec pour leur préciser ses intentions. Cette lettre est entièrement rédigée en breton et montre qu'à cette époque Laennec avait fait de grands progrès dans l'étude de cette langue qui le passionnait, mais, et c'est là le plus important, montre également qu'en 1815 des paysans de Ploaré comprenaient parfaitement le breton écrit. Cette lettre est bien le reflet de la personnalité de Laennec : précis, réfléchi et strict, il est aussi soucieux de ses devoirs que sensible à ses droits. Il a trouvé sa terre de Kerlouarnec à l'abandon et le dit avec netteté. Mais les fermiers lui ont paru être de braves gens, il leur donne une chance et les aide de ses conseils :

*Mes amis,*

*Monsieur Grivart vous précisera à quelles conditions j'entends vous donner la ferme de Kerlouarnec. J'ai pensé qu'il serait bon que moi aussi je vous écrive à ce sujet...*

*Je veux que sur ma terre, vous viviez comme il faut, que vous puissiez élever vos enfants et leur amasser du bien par votre travail et votre sérieux. Je veux aussi que me revienne ce qui m'est dû...*

*D'abord vous devrez me verser chaque année 150 écus... Ce n'est certainement pas exagéré...*

*En second lieu, vous devrez, à vos frais, entretenir les chaumières en bon état. Je fournirai seulement le bois... En troisième lieu : je garde pour moi le manoir, le jardin, le verger et le Quenquis...*

*En quatrième lieu : vous tiendrez tous les talus en bon état, vous les remettrez même à neuf...*

*En cinquième lieu : durant les deux premières années du bail vous remettrez en état la partie des prés que la lande et la bruyère ont envahie.*

*En sixième lieu : je pourrai faire planter des arbres le long des pâtures et des prairies. Si cela vous convient, je mettrai des pommiers dans les champs de terre chaude. Vous en aurez soin, je fournirai les arbres.*

*... Vous pourrez à coup sûr mener à bien vos affaires si vous voulez entretenir les prairies, semer du trèfle, des navets, des pommes de terre et du gazon français pour nourrir vos vaches... C'est une mauvaise coutume, en Bretagne, que de laisser les bêtes pâturer les terres en friche et les champs en jachère...*



*Mieux vaudrait semer des fourrages et garder le bétail à l'étable pour avoir du fumier... Vous avez aussi du goémon dans votre voisinage. C'est le meilleur engrais qui se puisse trouver. En dehors des clauses écrites ci-dessus, je ne vous refuserai jamais ce qui sera juste et raisonnable... J'ai été mécontent de vous lorsque je suis allé à Kerlouarnec. Vous laissez trop de terre en friche et vous n'entretenez pas bien les talus. Pourtant comme j'ai pu constater que vous êtes de braves gens je préfère vous laisser la terre...»*

Les travaux vont bon train : c'est un voisin, Villard, le menuisier de Ploaré, qui assure les aménagements intérieurs de la maison, les lambris, les peintures. Les marbres sont commandés à Paris mais l'expédition tarde. On attend aussi des graines de chez Vilmorin et en particulier treize espèces de graines de choux dont Laennec fait grand cas. Bientôt Théophile, guère modeste, peut écrire à son cousin : « Kerlouarnec est à moitié rebâti : la maison moyennant cette réparation qui me coûte environ quatre mille francs, y compris celle de la métairie, sera sans contredit le plus joli manoir des environs à plusieurs lieues à la ronde. »



Kerlouarnec, la fontaine



La chapelle Sainte-Croix à Ploaré

#### UN CHASSEUR ACHARNE...

Quand ses forces le lui permettent, et pour Théophile c'était le meilleur des remèdes, il chasse avec passion du matin au soir. Il avait un très petit fusil, qu'il maniait en maître et dont il ne se séparait jamais sauf pour entrer à l'église. Il adore ses deux épagneuls Kiss et Moustache qui ne le quittent pas et dont il s'occupe attentivement. Il s'est mis à monter à cheval avec acharnement et est même assez flatté de la manière dont il chevauche.

Quand il faisait trop mauvais temps pour chasser ou pour aller à cheval, il s'installait devant son tour et il tournait avec frénésie : il était devenu un vrai professionnel et il savait donner à ses œuvres, des stéthoscopes bien sûr, le poli le plus élégant. A tous ces exercices, il apportait une grande passion et un plaisir véritable. Il ne dédaignait pas non plus prendre la truelle pour relever un vieux mur menaçant ruine ou pour remettre en état la fontaine du parc. Ou encore, la bêche ou le sécateur à la main, les pieds dans des sabots et sur la tête un vieux chapeau de paille, il allait dans son cher Quenquis ou dans le verger tailler les arbres fruitiers, scier les branches mortes, planter de nouveaux arbustes ou des fleurs.

#### LES DERNIERS MOMENTS DE LAENNEC

Pourtant ce 9 juin 1826 c'est un homme épuisé qui descend de voiture au bras de sa femme sous les yeux consternés de ses domestiques et fermiers. Il ne se fait pas d'illusion et c'est dans un dernier sursis qu'il a quitté Paris en toute hâte pour venir mourir chez lui à Kerlouarnec. Il ne se donne pas huit jours de survie et ne parle que de sa mort prochaine : il met de l'ordre dans ses affaires et rédige son testament, laissant en particulier à la Bibliothèque de Quimper quelques livres de son fonds breton.

Il se confesse devant un de ses voisins, en latin pour ne pas le gêner. Cependant, son état s'améliore un peu, le grand air et le plaisir de retrouver sa maison, ses arbres, ses landes lui ont rendu un peu de forces. Il se fait promener par ses fermiers dans une petite voiture jusqu'au bois du Quenquis où il passe plusieurs heures, ou à la chapelle Sainte-Croix. Si le temps est très beau il demande qu'on l'emmène jusqu'au Ris et il s'émerveille encore de cette belle grève qu'il avait bien cru ne jamais revoir. Théophile reprend un peu espoir, il a déjà surmonté tant de crises : « écrits à l'arquebusier de ma part, qu'il ne se presse pas trop pour mon fusil, que je l'attendrai bien à la mi-août, si Deus det annos... », demande-t-il à Mériadec. L'annonce de l'arrivée prochaine de ses cousins Christophe et Ambroise lui donne un sursaut d'énergie. Ceux-ci ont quitté Nantes en toute hâte, et Théophile pleure de joie en les voyant arriver. Il veut qu'Ambroise, son élève, l'examine sans tarder... Mais Ambroise peut à peine retenir ses larmes en faisant son examen et se dit qu'en pareil état toute guérison est impossible. Cependant, pour ne pas fatiguer le malade, il abrège sa consultation et rassure Théophile. Celui-ci s'empressa du coup de leur faire faire le tour du propriétaire et fut tout heureux de lire sur leurs visages leur émerveillement devant tous les embellissements apportés au manoir familial. Ensuite on se mit à table et Théophile était tellement heureux qu'il mangea de bon appétit et sa conversation fut pleine d'esprit et d'imagination comme aux meilleurs moments. Le lendemain il continuait cependant à faire les préparatifs de ce qu'il appelait son grand voyage et reçut l'extrême-onction. Ambroise écrivit à son frère que l'état du cousin était désespéré...

Quelques jours plus tard, ses cousins repartirent rejoindre leurs familles et leurs obligations à Nantes, et Théophile recommença à décliner. Ses derniers jours sont attristés par de mauvaises nouvelles venues de Paris à propos de la Palud du Cosquer. Le 13 août dans l'après-midi on vit le malade sortir de sa torpeur et retirer l'une après l'autre ses bagues et les poser sur la table. « Il faudrait, dit-il, que bientôt un autre me rendit ce service, je ne veux pas qu'on en ait le chagrin. » A 17 h 30, ce même jour, il expira.

## SEJOURS EN CORNOUAILLE

### VACANCES FAMILIALES

Venant de Nantes, dégoûté de la mer et du bateau, Théophile Laennec se fait débarquer en toute hâte le 7 juillet 1797 et arrive le surlendemain à Quimper après quinze bonnes heures de marche. Après neuf années d'absence, son premier soin est bien sûr d'aller faire visite à sa nombreuse parenté, à Quimper d'abord, puis à Pont-L'Abbé : il s'arrête au manoir du Sequer chez les de Pompery, où la maîtresse de maison aime à jouer à la fermière ; elle entretient d'ailleurs une correspondance suivie avec Bernardin de Saint-Pierre sur les joies de la vie dans la nature. Comme son père ne se décide pas à rentrer de Saint-Brieuc, Théophile part le rejoindre : chemin faisant il s'arrête visiter les mines de plomb argentifère du Huelgoat où travaillent alors trois mille ouvriers. A la fin de l'été il rentre à Nantes, sac au dos et fusil sous le bras, les vêtements en loques.

Pendant ses vacances de 1808, Laennec réside surtout chez ses amis Grivart de Kerstrat au Guet à Douarnenez, face à l'Île Tristan : il a été convenu de ne jamais parler politique, et moyennant cette précaution le séjour se passe fort agréablement ; Théophile arpente les grèves, ses deux chiens sur les talons. Il passe aussi plusieurs jours non loin de l'admirable calvaire de Tronoën, au manoir de La Villeneuve. Mais évidemment, c'est à Kerlouarnec, à moitié en ruines, qu'il passe la majeure partie de son temps.

Quand, épuisé par l'effort fourni pour la publication de son *Traité*, Laennec revient en octobre 1819 à Quimper c'est au palais de l'évêque qu'il descend : Mgr Dombideau de Crouseilhès, qui le tenait en grande estime, lui offre l'hospitalité une semaine.

Après huit mois bien remplis de travaux à Kerlouarnec, Théophile s'en va, à cheval, car il a pris l'habitude de circuler ainsi comme tout médecin du temps, faire un petit tour de six semaines en Bretagne ; il séjourne chez son père à Saint-Brieuc, s'arrête à Lannion, Guingamp, Morlaix.

### LA GUERRE DES VENETES

C'est en Cornouaille que Laennec situe le point de départ de son poème héroï-comique : *La guerre des Venètes*, où il retrace d'une manière pleine de fantaisie sa courte campagne dans l'armée de Hoche en 1800. Ecrite de façon fort littéraire, empreinte de romantisme et de celtisme, l'œuvre est en fait une suite d'histoires de ripailles, de farces de carabins, alternée de descriptions homériques, d'escarmouches, en vérité bien modestes, comme celle entre un infirmier en maraude et un chouan égaré ! La préface a cependant une autre ambition puisque le docteur Warock Meriadek Guennole Cénneal (allus Laennec) se présente comme le traducteur en langage moderne d'un précieux manuscrit celtique du barde Cardoë, précurseur méconnu d'Homère et que ce dernier a largement copié en usurpant sa réputation ! La langue grecque n'est donc qu'une imitation du celtique... C'est désormais prouvé !

Mais laissons Cénneal-Laennec nous conter sa découverte :

*Un jour que nous nous promenions seuls sur le rivage de la mer, près des rochers de Penmarc'h et des lieux où fut jadis une ville florissante que les anciens du pays*

*s'accordent à nommer Is ou Kariti, nous lisions selon notre coutume quelques chose d'Homère et nous admirions la grandeur des pensées, la vivacité des images. Nous nous étonnions... Nous ne pouvions nous persuader qu'il n'eût eu quelque modèle, n'eût connu quelque poème excellent dont l'injure des ans nous a privé.*

*Pendant que nous faisons ces réflexions, le vent de sud-ouest se leva et un orage terrible nous força de chercher un abri dans le creux d'un rocher. Les flots tumultueux se heurtaient avec fracas...*

*Le vent cessa tout à coup et nous pûmes sortir de la grotte qui nous avait servi d'asile. Mais en descendant du rocher nous fûmes extrêmement surpris d'apercevoir parmi les algues une espèce de baril d'une construction singulière et tel à peu près que les antiques nous dépeignent les vases de bois des Gaulois... Vous seriez tombés à genoux devant le précieux manuscrit de cent deux planches minces d'étain d'environ un pied carré chacune et recouvertes de caractères celtiques... Rendus dans notre cabinet, nous commençâmes à lire, quoique avec peine, et à notre grande joie nous vîmes que c'était un poème intitulé « La Guerre des Venètes ». Nous résolûmes aussitôt d'en entreprendre la traduction... Nous fûmes fort étonnés en lisant ce poème d'y trouver une foule d'idées et d'images qui se trouvent également dans Homère... Après l'avoir bien lavée (une dernière planche) nous trouvâmes ces paroles :*

*Ce poème a été composé par Cardoë, barde de Condivic, afin de servir de chant de guerre aux braves qui allèrent conquérir et peupler les pays de l'Est et la terre d'Hellen.*

### MEDECIN EN CORNOUAILLE

Naturellement quand Laennec était en Cornouaille, à Ploaré ou à Quimper, il n'oubliait pas qu'il était médecin, et les pauvres gens, cultivateurs ou marins étaient certains de trouver avec lui le médecin attentif et dévoué à leurs maux. Il prit même l'habitude d'aller de temps en temps consulter à Quimper.

Les médecins du pays se montrèrent enchantés : ils lui soumettaient les cas difficiles et profitaient de cette occasion de s'éduquer l'oreille au stéthoscope.

Le docteur Ollivry en particulier avait été un de ses disciples de la première heure en matière d'auscultation. Laennec s'efforça de vulgariser l'usage de l'instrument parmi ceux de ses confrères qui s'étaient montrés jusque là réservés : Le Breton, Grivart, Gouiffès entre autres, mais qui furent bientôt conquis par les résultats obtenus.

En 1821 il y avait alors à Quimper un malade que tous les médecins considéraient comme phtisique à la dernière période et qu'ils avaient abandonné à son triste sort. Le malade semblait n'avoir plus que vingt quatre heures à vivre. On s'adressa alors à Laennec. Celui-ci ausculta soigneusement et ne trouva rien de semblable mais constata un épanchement qu'il jugea purulent. Il chargea Ollivry d'opérer. Celui-ci était tremblant d'émotion car il ne voyait pas le bien-fondé du diagnostic ; cependant il se rassura devant le calme de Laennec. Enfin, il se décide à manier le bistouri et il jaillit deux pintes et demi de pus. Quelques jours après l'opéré allait, venait, mangeait et surtout buvait plus encore... Cette guérison quasi miraculeuse, comme on le dit à l'époque, eut un retentissement énorme dans la région.

Les médecins de la Marine à Brest le sollicitaient de leur donner quelques leçons de stéthoscope. Quelques jours avant il avait écrit plaisamment à ses cousins qui devaient venir avec lui :



« Mériadec sera mon prévôt et toi, tu pourras au besoin jouer merveilleusement le rôle de pectoriloque guéri par notre science... »

« Nous avons été reçus par MM. les médecins et les chirurgiens de la marine... Nous avons ausculté tous les hôpitaux, rencontré plusieurs cas intéressants et trouvé tout le monde armé du stéthoscope, dont deux médecins, MM. Le Gris et Duval, savent déjà tirer autant de parti que qui que ce soit... »

#### LA PALUD DU COSQUER

La Palud du Cosquer tient dans la vie de Laennec une place presque aussi importante que Kerlouarnec et il va y consacrer pendant plusieurs années une grande part de son énergie pour faire aboutir son projet, malgré les difficultés suscitées par des voisins et les hésitations de l'Administration.

A un kilomètre et demi au nord-est de Lambour, la baie formait un estuaire assez pittoresque : c'est un cirque de 25 hectares entouré de collines et envahi à chaque marée par le flot qui laissait en se retirant une vase, mêlée d'ajoncs et d'osiers. En 1808, Théophile découvre le site en visitant les fermes dont il vient d'hériter.

Justement deux petites fermes qui séparent les siennes sont à vendre : Lanvallé et le Cosquer ; il les achète et envisage dès lors un assèchement de la palud, après avoir parfaitement étudié ses titres de propriété et la disposition des lieux. En 1818 les deux dernières terres bordant la palud sont aussi en vente : Rosveing et le Troliguer. Après un an passé à Paris à reconstituer ses économies il parvient à les acquérir : il est désormais le seul maître de la Palud du Cosquer.

Sans attendre il se met à tracer ses plans. D'abord deux digues ; la principale de 77 mètres de long devait barrer le goulet en joignant la falaise du Cosquer à l'îlot rocheux. De 5 mètres d'épaisseur, elle est en pierres de taille, renforcée du côté de la palud par un remblai de terre. Elle est munie d'une écluse avec un clapet automatique ne s'ouvrant qu'à marée basse pour déverser les eaux du ruisseau dans la mer. L'autre digue va de l'îlot à la colline boisée du Troliguer ; ne servant qu'aux grandes marées, elle n'est en fait qu'un mur de clôture doublé d'un talus.

Il prévoit aussi des travaux d'irrigation pour fertiliser la palud. Il a déjà fait faire l'année précédente des semis de pins, à même la bruyère et sans préparation de terrain, qui ont donné les meilleurs résultats malgré les rires et les sarcasmes des voisins devant la nouveauté de la méthode.

A Quimper, il montre ses plans à l'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées qui approuve l'idée et les plans. Monsieur Goury, cet ingénieur se rend sur place à plusieurs reprises et est entièrement favorable au projet. Pourtant quand les travaux commencent, ils ne sont pas appréciés par tout le monde ; un voisin en particulier s'agite beaucoup, disant que la nouvelle digue va troubler le régime des marées, gêner la pêche. A tour de rôle les Domaines, les Ponts et Chaussées, le ministre lui-même donnent raison à Laennec, mais son adversaire n'en continue pas moins ses procédures. Les annales de l'histoire locale de Pont-L'Abbé rappellent que certains venaient la nuit démolir tout ce qui avait été construit le jour. L'affaire traîne et a sur la santé de Laennec les plus fâcheuses conséquences : l'indignation, le sentiment d'une injustice inadmissible le découragent et le minent. Sa femme écrit à Mériadec : « Cette affaire a tant d'influence sur mon pauvre ami que j'en suis surprise. Je crois réellement que s'il avait pleine satisfaction sur son dessèchement il ne serait pas étonnant qu'il lui dut sa guérison... »

## L'HOMME DU MONDE

Pendant ses vacances en septembre 1805 chez sa tante, Madame de Pompery, c'est un Laennec peu connu du public qui se révèle tout à la joie du plaisir de vivre en aimable compagnie. Le si sévère docteur qui s'épuise dans ses recherches et dans les hôpitaux est en réalité un gai et spirituel causeur, toujours prêt à s'amuser et un merveilleux boute-en-train!

« Je ne vous dirai pas que j'ai trouvé Madame de Pompery charmante : vous la connaissez encore mieux que moi. C'est la tête d'un homme et le cœur d'une femme. Son attachement à la religion, ses talents, son esprit m'ont fait trouver dans sa société des douceurs que je ne connaissais plus, depuis qu'exilé dans Paris, je vis dans l'amitié des savants et du commerce des livres.

« Nous avons fait de la musique, joué des proverbes, fait des vers, rempli des bouts rimés... Charles et moi nous avons tué des lapins, perdrix, lièvres et caillies... »

« Nous avons fait ensemble quelques parties d'échecs. S'il avait voulu mettre en jeu son château de Couvrelles, je le lui aurais gagné sans peine... »

Théophile avait à peine mis le pied à Couvrelles que déjà l'entrain et la gaieté, qui formaient le fond de son caractère, comprimés par quatre années de labeur sans trêve, reparaissaient comme par enchantement et il devient l'âme de ce petit monde et l'organisateur attitré de tout divertissement.

Un jour, c'est l'anniversaire de Mademoiselle Eulalie de G. La veille, on prévient Théophile qu'on a compté sur lui pour improviser un petit divertissement. C'est un peu tard, mais il est prêt à tout. Dans la nuit, l'œuvre est écrite, les rôles distribués.

Déjà plusieurs convives qui ne sont pas du complot ont exprimé leurs vœux à l'héroïne du jour. Madame de G. : « Et vous, Docteur, est-ce que vous ne nous chantez pas quelque chose ? »

Théophile : « Je le veux bien, mais je vous avertis que je ne sais que des chansons à boire. »

Madame de G. : « Ce sont les meilleures à table. »

Alors Théophile se levant et prenant son verre, chante :

*Vive le doux jus de la Treille  
Honneur aux plants de Tobago  
A l'inventeur de la bouteille  
A la mémoire de Nicot !  
Le sel de la plaisanterie  
De la gaieté le doux refrain  
L'oubli des chagrins de la vie  
Naissent du Tabac et du Vin...*

Et tous reprennent en chœur :

*Pour fêter Eulalie  
Tous nos cœurs son unis  
Même un brin de folie  
En tel cas est permis...*

Madame de Pompery.



## LE CROYANT

Le lendemain de sa naissance, il avait été baptisé dans l'église Saint-Mathieu de Quimper par son oncle Michel Laennec. Malgré une bonne éducation chrétienne reçue dans l'enfance, il vécut son adolescence et sa prime jeunesse dans une certaine indifférence religieuse. Au cours de l'année 1803, à Paris, des circonstances extérieures assez mal définies l'amènèrent à rentrer en lui-même. Dans le même temps, il adhéra à la Congrégation composée d'étudiants catholiques. C'est à l'intérieur de ce cercle qu'il accéda, au seuil de l'âge adulte, à une foi personnelle et profonde qui, dès lors, anima toute sa vie.

Il fut un homme cohérent avec sa foi. Sa participation scrupuleuse à la vie de l'Eglise a été relevée par ses biographes. En 1868, le docteur Lallour allait à Ploaré écouter les derniers témoins de la ferveur de Laennec, paroissien fidèle et pieux. Il recueillit le récit de sa fin chrétienne de la bouche de Jean Marzin qui avait été vicaire à Ploaré en 1826.

La vie entière de Laennec, ses activités, ses projets étaient imprégnés de sa foi. Sa vie de scientifique : « la synthèse entre sa foi et sa médecine s'était faite profondément au niveau d'une certaine abnégation, d'une exacte probité, d'un amour passionné de la Vérité et d'un sens religieux de l'effort humain », écrivait le Père Riquet. Il faut ajouter : au niveau du sens de l'homme. Servir la vie et la santé : c'était son ambition. « Vivre et me rendre utile ; tout le reste me paraît bien inutile » écrivait-il, en annonçant sa conversion. Dans l'exercice de sa profession, il était sensible à tous les besoins humains et spirituels des malades. Lorsque, en juin 1814, les soldats affluèrent dans les hôpitaux parisiens, les Bretons étaient très désemparés. Ignorant la langue française, ils ne pouvaient se faire entendre. Le moral était très atteint. Laennec les rassembla alors dans sa salle, pour leur permettre de communiquer entre eux et avec un médecin bretonnant. Et comme ils réclamaient les secours spirituels, il traduisit, en langue bretonne, à l'usage du prêtre parisien, une exhortation à ses malades.

Au lendemain de la mort de Laennec, son ami de Kergaradec le décrivait ainsi : « ferme dans ses principes religieux dont il ne dévia jamais, pas même lorsque la croyance aux principes de l'Évangile et l'observance des principes de la religion étaient, aux yeux des hommes en crédit, des titres de défaveur, Laennec était très tolérant envers les autres. On le voyait accueillir avec bonté les personnes qui se présentaient à lui, quelles que fussent leurs opinions et leurs croyances et se montrer envers tous affable et obligeant ».

Ce passionné de la science au service de l'homme croyait au Dieu de Jésus-Christ sans rupture d'harmonie entre sa science et sa foi. Il était tolérant et respectueux de la liberté. A ce double titre, Laennec dépassait la spiritualité dominante de son époque. Dans la personne de cet initiateur de la médecine moderne se dessinait déjà le profil du croyant pour notre temps.



Monseigneur Dombideau de Crouseilles  
évêque de Quimper



## GRANDES DATES DE LA VIE DE LAENNEC

- 17 fév. 1781 Naissance de René-Théophile Laennec à Quimper.  
 15 nov. 1786 Décès à Quimper de la mère de Laennec.  
 1787 à fév. 1788 Laennec et son frère Michaud sont confiés à leur oncle Michel, recteur d'Elliant.  
 15 mai 1788 Arrivée à Nantes des deux jeunes frères Laennec. L'oncle Guillaume les reçoit dans sa maison.  
 Printemps 1792 Suit au collège de l'Oratoire de Nantes, la classe de 4<sup>e</sup>.  
 29 sept. 1795 Ayant renoncé à entrer dans le Génie, entreprend les études de médecine.  
 12 juin 1799 Subit l'épreuve finale des Etudes de Médecine à Nantes.  
 1800 Expédition dans le Morbihan avec l'armée de Brune.  
 Avril 1801 L'appui financier de son père enfin obtenu, il arrive à Paris.  
 2 mai 1801 Se fait inscrire à la Faculté de Médecine, alors Ecole de Médecine, et suit le service de Corvisart à la Charité.  
 10 mars 1803 Laennec est nommé premier en médecine et seul titulaire du prix de chirurgie.  
 Nov. 1803 Laennec ouvre, sur la demande de Corvisart, un cours public d'anatomie pathologique.  
 27 fév. 1804 Passe ses examens de Doctorat.  
 11 juin 1804 Soutient sa thèse « Propositions sur la doctrine d'Hippocrate relativement à la médecine pratique ».  
 18 juil. 1804 Est élu associé adjoint de la Société de l'Ecole de Médecine.  
 1814 Laennec soigne les blessés hospitalisés à la Salpêtrière.  
 1816 Début de la lutte Laennec-Broussais avec la publication par celui-ci de « L'examen de la doctrine généralement adoptée ».  
 4 sept. 1816 Nommé chef de service à l'hôpital Necker. Découverte de l'auscultation.  
 1819 Première édition du Traité de l'Auscultation.  
 1820 Part se reposer en Bretagne, à Kerlouarnec.  
 17 déc. 1821 Ouvre un cours de clinique à Necker.  
 1822 Revient à Paris. Remplace son maître Hallé, souffrant, comme médecin de S.A.R. Madame la duchesse de Berry.  
 2 décembre Prend possession de la chaire de Médecine du Collège de France (en remplacement de Hallé).  
 10 mars 1823 Laennec est nommé professeur de clinique. Il donne sa démission de médecin de Necker (18 mars) et prend possession de la clinique de la Charité le 1er avril.  
 16 déc. 1824 Epouse Madame Guichard-Guéguen, Veuve Argou, à Paris.  
 Janv.-Fév. 1826 Discussion à l'Académie de Médecine sur le magnétisme animal. Laennec est nommé membre de la commission.  
 30 mai 1826 Laennec, épuisé, part pour son manoir de Kerlouarnec où il arrivera le 9 juin après un voyage exténuant.  
 13 août 1826 A 17 h 30, Mort de R.T.H. Laennec à Kerlouarnec.

### ICI REPOSENT

René Théophile Hyacinthe  
**LAENNEC**  
 Médecin de S. A. R. Mme  
 Duchesse de Berry ;  
 Lecteur et Professeur Royal en médecine  
 au Collège de France ;  
 Professeur de clinique à la Faculté de Paris  
 Membre de l'Académie Royale de Médecine  
 Chevalier de la Légion d'honneur,  
 né à Quimper en 1781  
 mort à Kerlouarnec  
 le 13 août 1826.  
 ET  
 Dame Jaq. GUICHARD  
 son épouse  
 née à Brest en 1779,  
 morte à Kerlouarnec  
 le 2 août 1847.  
 Priez pour eux.

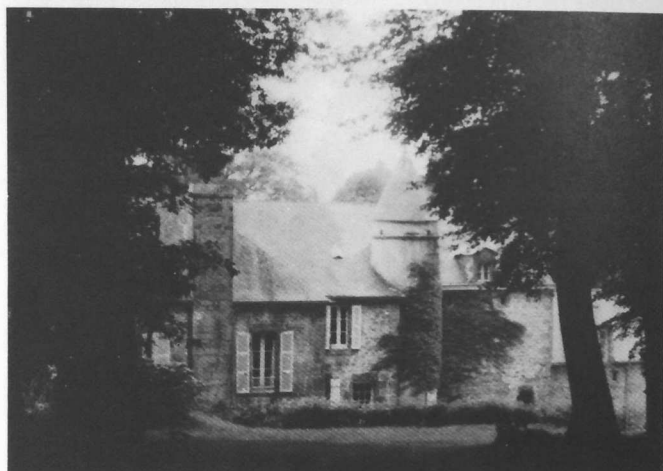


Tombe de R.-T. Laennec au cimetière de Ploaré (Douarnenez)

## SOUVENIR FAMILIAL

Le dimanche 7 septembre 1980, une grande réunion familiale a rassemblé à Quimper quelque deux cent cinquante descendants de Michel Laennec, maire de Quimper, et grand-père du Docteur, venus pour célébrer en famille le proche bicentenaire de Théophile et montrer en même temps leur attachement toujours très vivace au pays de Quimper, que leurs ancêtres ont tant aimé et illustré.

L'hommage rendu par la Municipalité à Laennec et l'accueil donné à sa famille furent particulièrement chaleureux : à Quimper, ce jour-là, était donné le coup d'envoi des importantes manifestations officielles du bicentenaire de Laennec dans toute la France.



*Le manoir de Kerlouarnec, cliché de Rotalier.*

## BIBLIOGRAPHIE

- BON (Henri). – Laennec : 1781-1826. – Dijon, Ed. Lumière, 1925.  
DUCLOS (Henri). – Laennec. – Paris, Flammarion, 1932.  
KERVAN (Roger). – Laennec : médecin breton. – Paris, Hachette, 1955.  
RIST (Edouard). – La Jeunesse de Laennec. – Paris, Gallimard, 1955.  
ROUXEAU (Alfred). – Laennec. – Paris, J.B. Baillière, 1912-1920. – 2 vol. (Réédition. Quimper, 1978).

Cette plaquette est réalisée par la Ville de QUIMPER  
avec la collaboration de :

- MM. Claude FAGNEN,  
Directeur des Services d'Archives du Finistère  
Hervé GLORENNEC,  
Archiviste de la Ville de Quimper  
Pierre KERAVAL,  
Vice-président de la Société Archéologique  
Le Chanoine Jean-Louis LE FLOCH,  
Archiviste diocésain  
François PUGET,  
de la Famille Laennec  
Pierre QUINIOU,  
Conservateur des Musées de Quimper  
François ROUILLARD,  
Directeur de la Bibliothèque Municipale de Quimper

Photo de la couverture réalisée par le Studio E. LE GRAND - Quimper

Imprimerie LE BERRE - Quimper (France)

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1981

Sur le champ les autorités civiles et militaires  
leur en fait lecture de l'article du moniteur  
et s'empêchent tenante leur en fait faire une  
adresse au Roi que plusieurs peut être  
auraient eu peine à signer s'ils avaient  
eu le temps de la réflexion.

Veuillez bien agréer l'expression des  
sentiments de reconnaissance et du respectueux  
attachement avec lequel

J'ai l'honneur d'être

Monseigneur

Quimper 24 août 1820.

Votre très-humble et  
très-obéissant serviteur

J. Laennec

Lettre de Laennec à Monseigneur Dombideau de Crouseilles, évêque de Quimper, conservée aux Archives de l'Evêché.